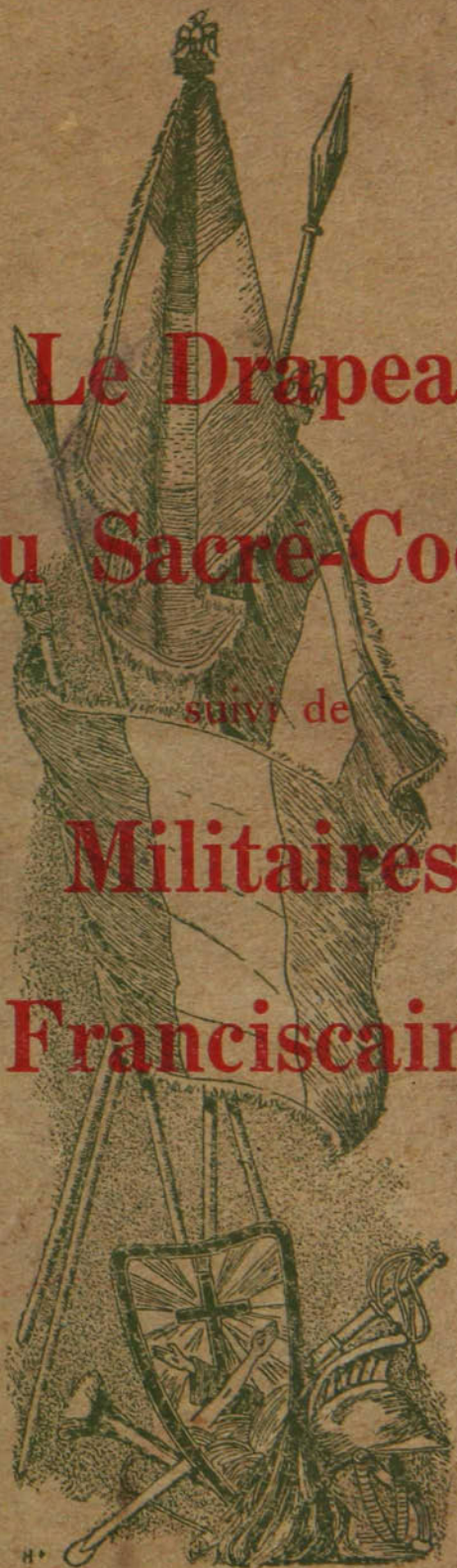




**Le Drapeau
du Sacre-Coeur**

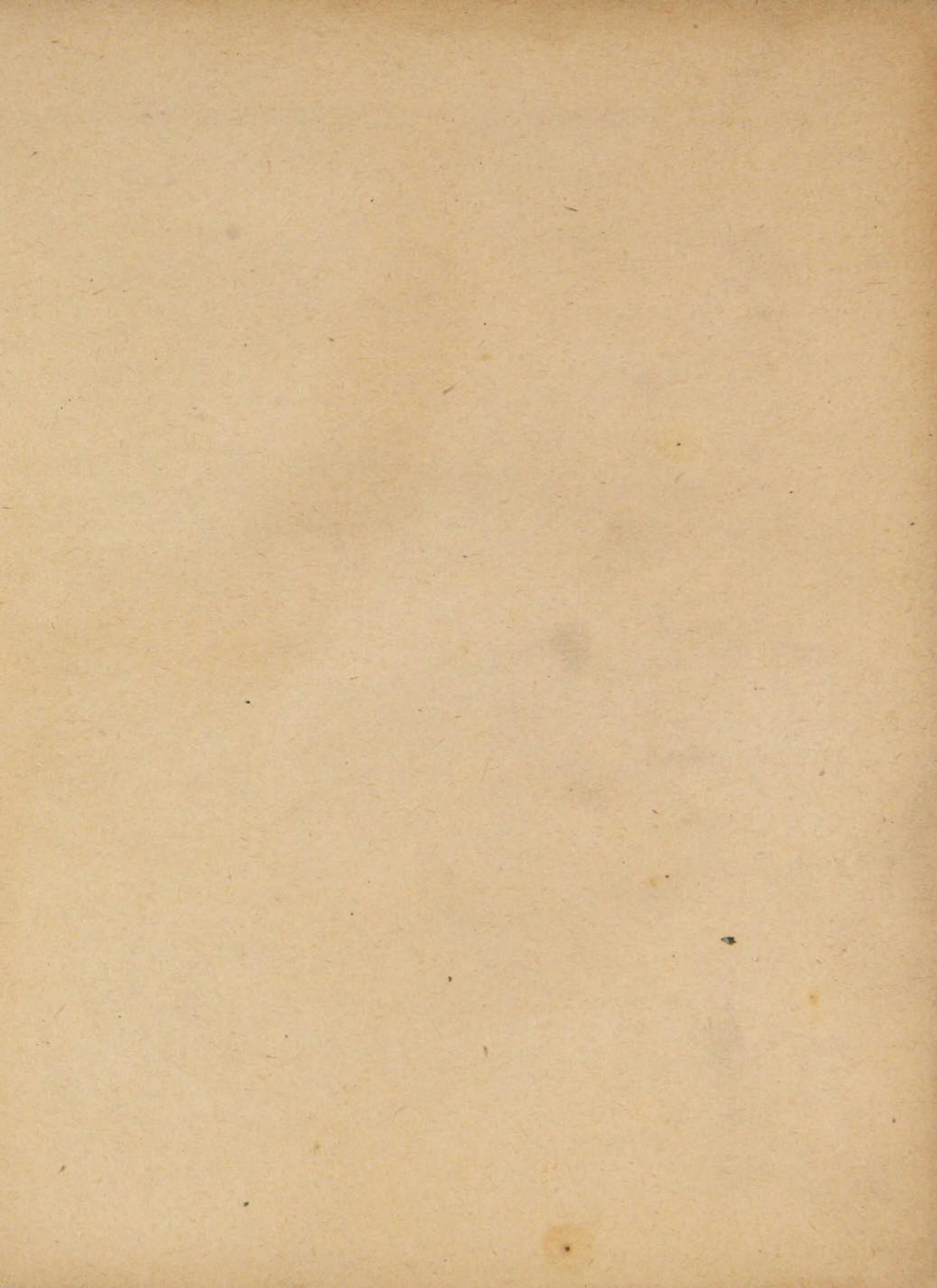
suivi de

**Militaires
Franciscains**





Bibliothèque Nationale du Québec

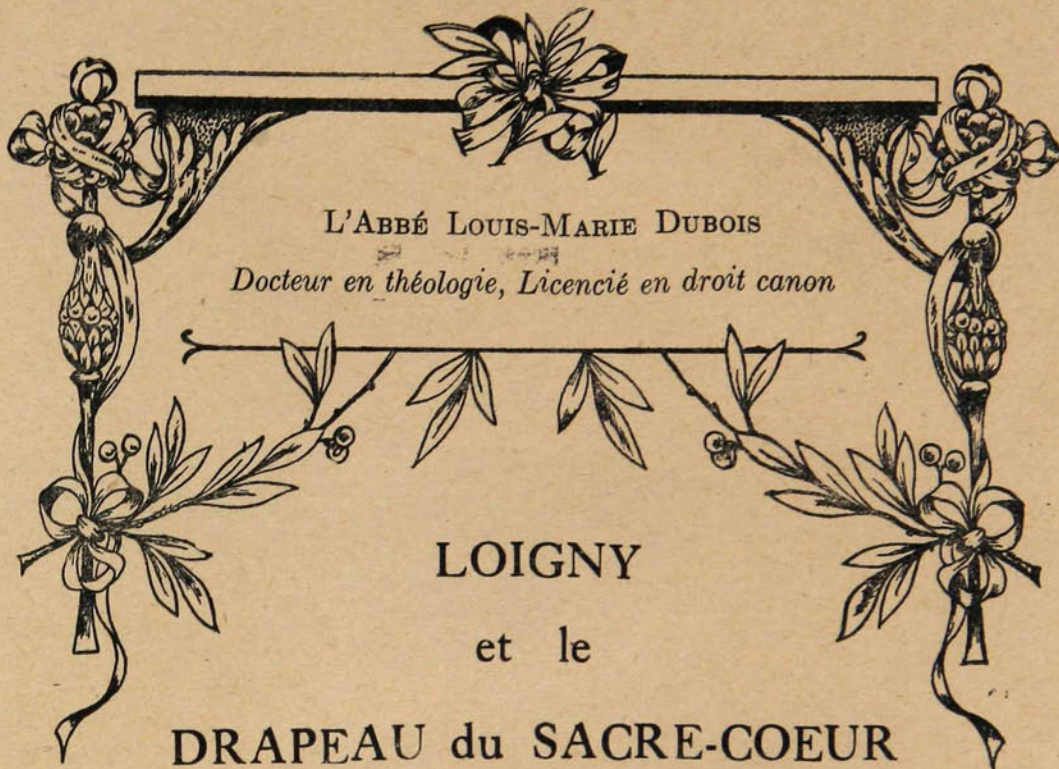


LOIGNY

ET LE

DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Avec la permission de l'Ordinaire



IMPRIMERIE FRANCISCANE MISSIONNAIRE

188 GRANDE ALLÉE QUÉBEC

PQ

2220

D58L65

1897

PRÉFACE

LES ZOUAVES PONTIFICAUX, CRÉÉS PAR LE GÉNÉRAL DE LAMORICIERE DONT LE SPLENDIDE TOMBEAU SE TROUVE DANS LA CATHÉDRALE DE LA CATHOLIQUE VILLE DE NANTES, ONT JOUÉ UN ROLE SI IMPORTANT A LA BATAILLE DE LOIGNY QUE L'IDÉE D'UN DRAME DONT ILS FOURNIRAIENT LE SUJET, POUVAIT NATURELLEMENT NAÎTRE DANS LA PENSÉE D'UN POÈTE.

NOUS L'AVONS TENTÉ, AYANT DEVANT L'ESPRIT CETTE DEVISE DE LA NOBLE ET FIÈRE BRETAGNE : *Potius mori quam foedari : plutôt la mort que le déshonneur.*

NOUS AVONS VOULU SEULEMENT DONNER A NOTRE POÈME UN CARACTÈRE PARTICULIER.

AYANT ÉTÉ TÉMOIN DE L'HÉROÏSME DE NOS FEMMES CHRÉTIENNES ET FRANÇAISES, PENDANT NOS ÉPOUVANTABLES REVERS, CE SONT ELLES UNIQUEMENT QUE NOUS METTONS SUR LA SCÈNE. NOUS SOMMES ASSURÉS QUE PAS UNE, A L'HEURE ACTUELLE, NE RENIERA LES SENTIMENTS EXPRIMÉS PAR NOS PERSONNAGES. TOUTES : MÈRES, ÉPOUSES, JEUNES FILLES, VEULENT LA GRANDEUR DE LA FRANCE, AVEC UNE ÉNERGIE QUE SOUVENT LES HOMMES NE SOUPÇONNENT PAS. ELLES DIRONT, EN LISANT ET EN RÉCITANT LES VERS DANS LESQUELS NOUS AVONS

PRÉFACE

ESSAYÉ DE PEINDRE LEUR PATRIOTISME, ET CHACUNE DANS LEUR CŒUR : *C'est ainsi que j'aurais agi.*

NOUS CROYONS UTILE POUR L'INTELLIGENCE DE LA PIÈCE QUE NOUS LEUR OFFRONS, DE RACONTER BRIÈVEMENT, AVEC LE RÔLE DE SONIS, DES ZOUAVES ET DE LEUR DRAPEAU A LA BATAILLE DE LOIGNY, LE COURAGE DU GÉNÉRAL PENDANT LA NUIT DOULOUREUSE QU'IL PASSA SUR LE CHAMP DE BATAILLE, ET PENDANT L'OPÉRATION CRUELLE QU'IL DUT SUBIR AU PRESBYTÈRE DE CE VILLAGE DÉSORMAIS CÉLÈBRE.

NOUS AVONS COMPOSÉ POUR COMPLÉTER UN SUJET QUI NOUS EST PARTICULIÈREMENT CHER, A CAUSE DES SOUVENIRS QU'IL NOUS RAPPELLE, ET DES AMES QUI NOUS L'ONT INSPIRÉ, DEUX MÉLODIES : L'UNE SUR *le drapeau du Sacré-Cœur*, L'AUTRE SUR *la très Sainte Vierge*. M. L'ABBÉ CHÉRIDON, MAÎTRE DE CHAPELLE DE LA MADELEINE, A SU TROUVER POUR CES MÉLODIES DES PHRASES MUSICALES D'UNE MÉLANCOLIE DOUCE ET ÉMUE, QUI DONNENT UN CACHET SPÉCIAL DE BEAUTÉ A NOTRE TRAVAIL.

DÉSIRANT MEME QUE CETTE MUSIQUE SI PIEUSE ET D'UN SI BEAU STYLE, SE FASSE ENTENDRE DANS NOS ÉGLISES, NOUS AVONS AJOUTÉ COMME APPENDICE, UN CANTIQUE SUR LE SACRÉ-CŒUR, ADAPTÉ A L'AIR DU DRAPEAU.

Chaumes, 18 mars 1897.



Le Général de Sonis

LE GÉNÉRAL DE SONIS
ET LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR
A LA BATAILLE DE LOIGNY



I

LES PRÉPARATIFS DE LA BATAILLE

Le général de Sonis, après avoir quitté l'Afrique, était arrivé le 13 novembre, à Tours. Il reçut aussitôt le commandement de la 1^{ère} brigade de la division du 17^e corps d'armée.

Bientôt après, dans les contradictions qui précédèrent et causèrent nos défaites, il fut nommé commandant du 17^e corps d'armée lui-même.

Parmi les soldats placés sous ses ordres, se trouvait la légion des volontaires de l'Ouest, formée avec les zouaves pontificaux, et que commandait le colonel de Charette.

Nous allons nous attacher pas à pas à ce grand chrétien jusqu'à la conclusion de son héroïque sacrifice.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Le général de Sonis s'estimait heureux de trouver, dit-il lui-même, parmi les troupes de son commandement les zouaves pontificaux que son âme croyante avait suivis, depuis leur création, dans les combats héroïques de Castelfidardo, Monte-Libretti, Mentana.

Il fut à peine investi de ses hautes fonctions qu'il écrivit à M. de Charette, une lettre pleine de cœur et de foi.

Mais les événements se précipitaient. Il devait rassembler ses régiments dispersés de tous les côtés. Ce qu'il fit, après de nombreuses difficultés.

Aussitôt il entra en campagne. La victoire de Broumarqua ses débuts et lui donna quelques espérances.

Il comptait se porter en avant, quand un ordre arrivé de Tours l'arrêta, et le contraignit à se replier sur la forêt de Marchenoir.

La dépêche lui avait été apportée, le 26 novembre, à la nuit tombante. Aussitôt il partagea ses troupes en trois colonnes, se mit lui-même à la tête de l'artillerie que protégeait les mobiles des Côtes-du-Nord et les volontaires de Charette, et revint en arrière. La marche silencieuse, dans la nuit froide, avec des hommes exténués de privations et harassés de fatigue, fut pénible

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

et demanda un effort immense. Une halte de deux heures l'interrompit. Ce fut seulement le 27 au matin, que la tête des colonnes atteignit Saint-Laurent-des-Bois, sur la lisière de la forêt, où fut établi le quartier général.

Pendant deux jours, le général de Sonis constitua la ligne de bataille que lui avait indiquée le général d'Aurelle. Il sentait qu'une action décisive était imminente. Il tâcha d'inspirer à ses soldats son esprit de discipline et son patriotisme.

Dans la nuit du 29 au 30, le général d'Aurelle donna l'ordre d'avancer contre l'ennemi. L'attaque devait avoir lieu le lendemain. Sonis reprit donc la direction du nord, par Ozouer-le-Marché, Villemain, Tournoisis, Charsonville. Le soir, on bivouaqua à Coulmiers.

Les troupes du 17^e corps étaient épuisées. Les soldats manquaient de souliers. Ils avaient marché pendant une partie de la nuit et pendant tout le jour, presque nu-pieds sur la neige et la glace. Sonis voulait leur accorder quelques heures de repos.

Mais le 1^{er} décembre, vers neuf heures du soir, le général en chef donna l'ordre d'aller occuper sans retard les positions que Chanzy venait de quitter pour

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

repousser les Bava­rois. On repartit malgré la fatigue et l'épuisement ; les plus vaillants allaient à la mort.

Cette seconde marche nocturne, par douze ou quinze degrés de froid, devait avoir le caractère ineffaçable des actes qui précèdent les grands sacrifices.

Sonis conduisait son cheval, sur la route large et glacée, quand il se retourna pour voir ceux dont il était entouré. Charette venait de mettre pied à terre pour se réchauffer. Le général l'imita et il fut bientôt rejoint par MM. de Cazenove, de Troussures, de Bouillé et par le P. Doussot, religieux Dominicain et aumônier des zouaves.

La conversation fut intime ; on s'entretint de Dieu, de la France, du ciel ; on se montra plein d'espoir à cause de la victoire de Coulmiers. — Si la patrie était franchement chrétienne, le ciel nous donnerait la victoire. — C'était le mot qui revenait à chaque instant sur les lèvres religieuses de ces braves.

Sonis parla de son fanion, sur lequel il avait fait placer une croix blanche sur fond bleu pour affirmer sa foi :

“ Mais, général, reprend Charette, cet emblème religieux n'est pas assez marqué. ”

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Comme Sonis en convenait. " J'ai ce qu'il faut," ajouta de Charette, et il en arriva au drapeau du Sacré-Cœur.

— Les Visitandines de Paray-le-Monial avaient brodé une magnifique bannière qu'elles avaient laissée, pendant un mois, sur le tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie, et auquel elles en avaient fait toucher les reliques. Leur première intention avait été de l'envoyer au général Trochu pour qu'il l'arborât sur les remparts de Paris. A cet effet, elles l'avaient adressée à M. Dupont de Tours. Celui-ci avait fait savoir aux Religieuses que Paris était investi.

" Vous le donnerez aux volontaires des contrées de l'Ouest," avaient répondu les filles de saint François de Sales, sans savoir trop quelle serait en ce cas, la destination de leur pieux travail.

Ce fut justement sous ce nom que M. de Charette obtint de mettre au service de la France, son épée et le dévouement de ses zouaves. M. Dupont comprit que l'étendard du Sacré-Cœur leur appartenait et il le leur envoya.

Cette histoire du drapeau enthousiasma le général de Sonis : " Puisque c'est à vos zouaves qu'il était destiné, un de vos zouaves le portera, dit-il, vous me choisirez et me désignerez, vous-même, mon porte-fanion."

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

On arriva au commencement de la nuit, dans un grand château, près de Saint-Paravy-la-Colombe. Sonis choisit cet endroit pour quartier général.

Il se chauffait dans une salle, près d'un feu ardent, quand apparurent soudain Charette et le jeune comte Henri de Verthamon. Celui-ci venait de quitter sa jeune femme et ses deux enfants pour servir la France.

“ Général, dit le colonel de Charette en frappant sur l'épaule de son compagnon, voici votre porte-fanion et voilà le drapeau.”

Le colonel de Charette ouvrit un rouleau de grande dimension et bientôt apparut une splendide bannière de moire blanche, brodée d'or, portant au centre le Sacré-Cœur de Jésus, en velours cramoisi. La sainte image était entourée par cette inscription :

“ Cœur Sacré de JÉSUS, sauvez la France.”

Le général remercia le colonel de Charette. On décida que le drapeau serait seulement arboré au moment du combat, afin d'éviter tout froissement. Sonis fit aussitôt donner une lance à M. de Verthamon pour y suspendre l'étendard.

A deux heures du matin, le général qui n'avait pas

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

pris de repos, réveilla ses amis, se rendit avec Charette, Verthamon, Troussures, Cazenove, le capitaine Bruyère, plusieurs zouaves et soldats à l'église du village. Ils y firent leur veillée d'armes, en entendant la messe que leur dit le P. Doussot et en communiant pour la plupart.

A quatre heures, sur un ordre donné par le général d'Aurelle de Paladines, ils se mirent en route pour Patay, à l'entrée duquel ils établirent leur bivouac.

Jusqu'à onze heures et demie, ils entendirent, impatients, le bruit du canon qui grondait. La bataille était commencée depuis le matin. Alors, un simple sous-officier remit au général de Sonis un billet de Chanzy : "Nous sommes vivement engagés à Loigny, écrivait celui-ci, venez à notre secours."

II

LA BATAILLE DE LOIGNY ET LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR.

L'heure du sacrifice a sonné. Le héros n'hésite pas. Il se met en route sans retard.

A peine a-t-il marché pendant quelques kilomètres, qu'il voit clairement l'issue de cette lutte fatale. Il mène ses soldats à la mort.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

En effet, des chariots remplis de blessés se succèdent en longues files ; puis, ce qui le navre en l'exaspérant, des mobiles du 16e corps s'enfuient en groupes de quatre ou cinq.

Bientôt Chanzy qui ne peut plus retenir ses soldats, lui demande de le remplacer à Villepion. Sonis accepte ; mais les bataillons auxquels il succède, s'éloignent pour ne plus revenir. Il doit donc s'immoler pour assurer le salut de l'armée.

De sang-froid, il envisage la situation et tout en demandant vainement à la 3e division de l'appuyer à tout prix, il s'avance avec ses seules forces vers le champ de bataille.

Mais pendant que ses tirailleurs gagnent du terrain, on l'avertit qu'il est tourné sur sa gauche.

Le général se prépare aussitôt à arrêter les masses ennemies ; alors commence véritablement l'affaire de Loigny qui se trouve être le centre de l'action.

Pour forcer les Allemands à reculer. Sonis divise en deux sa réserve d'artillerie. Une partie avec le 1er bataillon des volontaires de l'Ouest, les francs-tireurs de Tours et de Blidah, une compagnie du 10e bataillon de chasseurs, quatre compagnies des mobiles du Nord,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

gagne le parc du château de Villepion, et sur un des côtés, les pièces mises en batteries sont dissimulées par deux fortes meules de paille. La deuxième partie, avec le deuxième bataillon de zouaves et trois compagnies des mobiles du Nord occupe la hauteur du village de Gommier.

Après une demi-heure, le feu de l'ennemi cesse, et les Allemands se replient.

Mais il faut posséder Loigny ; ce village assure les mouvements des forces françaises et peut donner la victoire.

Les Prussiens l'ont si bien compris que, s'en étant emparés, le 27 novembre, ils ont essayé de s'y maintenir par de grands travaux de défense. Repoussés, dans la nuit du 1er au 2 décembre, ils sont remplacés par l'amiral Jauréguiberry qui doit garder Loigny avec le 2e et le 3e bataillon du 37e jusqu'à la dernière extrémité.

Les Allemands reviennent alors à la charge et dirigent vers le bourg leurs efforts les plus opiniâtres.

Vers midi, ils sont sur le point d'être victorieux ; les Français les repoussent encore. Ils se mettent alors à les accabler d'obus ; ils brûlent plusieurs maisons ; ils s'établissent sur la colline située en face de Loigny, mais ils ne peuvent pénétrer dans le village.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

C'est que le combat est violent et acharné dans les maisons situées à quelque distance de Loigny. Deux auberges sont restées célèbres : l'auberge Saint-Jacques où nos soldats désarmés, dans un dernier corps à corps luttent avec des tabourets ; l'auberge Chaveau où le commandant de Fauchier dit aux habitants réfugiés dans les caves : " Priez pour nous, pendant que nous combattons pour vous."

C'est en cet instant que le duc de Mecklembourg envoie ses réserves vers le village. Les Allemands arrivent en masses profondes. Nos soldats abrités dans le cimetière, tirent sur eux à bout portant. Les Prussiens s'avancant toujours, malgré une pluie de balles, contournent le village et s'établissent dans une partie de la plaine environnante, en face d'un petit bois de lilas et d'acacias nommé le bois Bourgeon, situé à trois cents mètres de Loigny.

Le général de Sonis arrête encore ce mouvement avec cette admirable artillerie dont il fait lui-même l'éloge devant la commission d'enquête.

Voulant alors profiter de l'hésitation des Prussiens pour secourir le 37^e qui se défend toujours avec une indomptable énergie, le général lance sa brigade. Il s'aperçoit qu'elle hésite et se trouble.

" Votre centre se replie," lui dit-on.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Précipiter son cheval vers le 48^e et le 51^e, dire au 51^e qui lâche pied : " En avant, avez-vous peur ? " est l'affaire d'un instant.

Mais le régiment ne répond pas à l'ardeur de son chef.

" Misérables, lui crie celui-ci, vous nous perdez." En deux mots, il leur montre les désastres dont ils vont être la cause. Rien ne peut les arrêter.

" Vous êtes des lâches, reprend Sonis, en menaçant de brûler la cervelle aux soldats qu'il avait en face de lui, vous nous perdez ; vous nous déshonorez ; vous êtes des misérables, indignes du nom français. Je flétrirai le numéro de votre régiment."

Les spahis qui forment l'escorte du général, frappent les fuyards avec le plat de leur sabre. Ceux-ci reçoivent cette honte ; mais demeurent immobiles.

Eh bien ! s'écrie Sonis dans un élan de sublime désespoir, puisque vous ne savez pas mourir pour la France, je vais faire déployer devant vous le drapeau de l'honneur. Regardez-le, et tâchez de le suivre lorsqu'il passera dans vos rangs."

Il part aussitôt vers la réserve d'artillerie où se

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

trouvent ses zouaves, son bataillon, comme il l'écrit lui-même plus tard.

Il aborde Charette :

“ Mon ami, amenez-moi l'un de vos bataillons, lui dit-il.”

Et se tournant vers les soldats du Pape, maintenant les soldats de la France :

“ Là-bas sont des lâches qui refusent de marcher. Ils vont perdre l'armée. A vous de les ramener au feu. En avant, suivez-moi ! montrons-leur ce que valent des hommes de cœur et des chrétiens.”

Un cri d'honneur lui répond. Tous l'entourent, tous veulent courir à la mort. Il en prend trois cents avec les francs-tireurs de Tours, les mobiles des Côtes-du-Nord ; et il fait précéder sa troupe par une ligne de tirailleurs. Ce sont huit cents hommes qui vont au sacrifice ; le reste garde l'artillerie.

Le jour devient plus sombre : il est environ quatre heures et demie. Sonis se tournant vers le colonel de Charette : “ Voici le moment de déployer la bannière du Sacré-Cœur,” lui dit-il.

Verthamon la déroule, l'attache aussitôt à la hampe,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

et l'élève fièrement. Elle flotte et domine la troupe vaillante.

" C'était électrisant, écrit le général, nous marchâmes ainsi d'un pas assuré, persuadés que nous remplissions un grand devoir."

Sonis attend encore que la 3e division appuie enfin son mouvement ; il espère que la poignée de braves dont il est suivi, réveillera le courage des fuyards.

Devant le 51e qui se prépare à fuir, il s'écrie : " Soldats, voilà le drapeau de l'honneur, suivez-le, en avant ! . . . " — " Mais rien, rien " ; dit-il encore. Il secoue son képi de la main gauche, et brandit son épée de la main droite, en disant d'une voix forte : " N'avez-vous plus de cœur ? Marchez." Les soldats ne bougent pas.

Cependant un tel spectacle, loin de décourager les braves qui le suivent, semble les raffermir. Ils avancent toujours. Le général voit à sa droite le colonel de Charette, à sa gauche le commandant de Troussures. Ce dernier se jette au cou de son chef et lui dit comme dernier adieu : " Mon général, que vous êtes bon de nous mener à pareille fête ! " C'est à la mort qu'il est conduit !

Et voilà que les zouaves s'élancent avec un tel entrain,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

qu'ils décident un mouvement dans les lignes jusqu'alors immobiles. Les fusils des Français se font entendre. Les Allemands, maîtres depuis le matin de la ferme de Villours, l'abandonnent et se sauvent. L'espoir revient au cœur du général.

Hélas ! il ne dure qu'un instant. Du bois Bourgeon part un feu de mousqueterie très violent, et beaucoup tombent pour ne plus se relever. La panique recommence. Le 51e ramené un instant au combat, abandonne définitivement le champ de bataille.

Le général se tourne alors vers les trois cents zouaves de Charette. Il se sent fort pour le sacrifice, qu'il accomplit du consentement de ses braves soldats. Il lui paraît bon de mourir pour la France sous le drapeau qui en abrite les plus courageux enfants. Avec eux, il jette un dernier cri, comme un acte de foi et de patriotisme : "Vive la France ! Vive Pie IX !" Et tous partent dans un élan unanime. Cent quatre-vingt-dix tombent devant Loigny et avec eux, dix des quatorze officiers qui les commandent.

Mais Sonis, que devient-il dans cet acte d'héroïsme ? La fumée se dissipe ; on l'aperçoit qui chancelle. Un coup de feu tiré à bout portant l'a blessé à la cuisse.

Il se tourne alors vers le capitaine Bruyère : " Mon

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ami, lui dit-il d'une voix tranquille, prenez-moi dans vos bras ; c'est fini pour aujourd'hui." Puis il lui ordonne de se retirer et de prévenir le plus ancien officier général, afin qu'il prenne le commandement du 17^e corps et dirige la retraite.

Il sauve ainsi toute son artillerie.

C'est alors que l'ennemi débordant de toutes parts envahit la plaine qui entoure Loigny, et la couvre de projectiles.

Les zouaves continuent leur héroïque mouvement. Ils avancent comme sur un champ de manœuvre, emportant, comme nous l'avons dit, la ferme de Villours; puis la baïonnette au canon, ils se précipitent dans le bois Bourgeon et en délogent les Prussiens.

Vainement la mitraille éclaircit leurs rangs à chaque pas. Rien ne peut les faire reculer.

Un mot, le même, répond aux coups de feu :

" En avant ! En avant ! "

Enfin ils atteignent Loigny, prennent d'assaut les premières maisons, et l'étendard du Sacré-Cœur apparaît à l'entrée du village au milieu des balles et de la mitraille.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Il va devenir la bannière des martyrs.

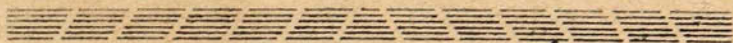
Trois cents Français luttent contre près de deux mille Prussiens pour arriver au cœur même du bourg et rejoindre le 37e.

Alors, commence l'immolation de ceux qui doivent tacher de leur sang la blancheur immaculée du drapeau sacré. Le sergent de Verthamon est blessé mortellement ; il passe le drapeau à M. de Bouillé. Celui-ci est frappé à son tour. Son fils lui succède, il meurt également.

Pendant ce temps, le 37e, resté presque seul dans le village, veut vendre chèrement sa vie. Il entoure l'église et s'abrite dans le cimetière. Au milieu des croix et des tombes, au pied du clocher qui semble une énorme torche funéraire, tant les lueurs de l'incendie le rendent brillant, le régiment épuise jusqu'aux munitions de ses blessés.

M. Varlet, commandant le 3e bataillon, tombe ; une balle traverse la cuisse de M. de Fauchier :

“Faites cesser le feu ! leur crie le général von Isowitz.” — “Monsieur, ce n'est pas mon affaire d'arrêter le feu de mes soldats, c'est la vôtre,” répond le premier, et le combat se poursuit jusqu'à deux heures du soir, tant que ces braves ont une cartouche et une goutte de sang.



LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Pendant ce temps, les zouaves qui tentaient toujours d'atteindre le centre de Loigny, sont arrêtés, non par les boulets et les obus, mais par les flammes. Il reculent devant l'incendie ; mais ils ne sont plus que quelques soldats et ils ramènent, combattant toujours, leur bannière ensanglantée jusqu'à Villepion.

Elle ne devait pas rester dans les mains des ennemis. Un zouave, Le Parmentier, quoique blessé au poignet, put sauver le drapeau et le donner au major Landeau. Celui-ci le remit au P. Doussot. L'aumônier enveloppa précieusement dans un mouchoir, plaça sous sa robe de dominicain et sur sa poitrine, la glorieuse relique qui, tachée de sang français, demeurait à notre patrie. Il put enfin confier à M. de Charette l'étendard des martyrs. Ce dernier le garde maintenant et le vénère comme le plus glorieux souvenir du passé, et le plus vivant signe d'espérance pour l'avenir.

IV

LE MARTYRE

Nous arrivons à la partie la plus douloureuse de notre récit. C'est aussi la plus glorieuse, celle où se montre dans sa sublime vertu, dans son courage intrépide, et dans sa foi inébranlable, l'âme si héroïque du général de Sonis.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MM. Bruyère et de Harscouët ne voulaient pas abandonner le vaillant soldat, il les y contraignit. Mais avant de s'éloigner, ceux-ci s'approchèrent du cheval qu'avait monté de Sonis et qui était criblé de balles. Ils lui enlevèrent ses harnais, et soutenant le général, l'un à droite, l'autre à gauche, ils l'étendirent sur le sol, et placèrent sa tête sur la selle de l'animal. Ils mirent ensuite une couverture sur le blessé, et, les larmes aux yeux, ils disparurent dans la nuit.

Le général resta donc seul, immobile sur la terre et la neige, autour des victimes tombées comme lui pour la France. Un seul vivait. C'était le commandant des zouaves, de Troussures, qui s'appuyait sur le coude, dans un dernier effort de sa volonté. Sonis ne le reconnut pas.

Son patriotisme lui fit alors endurer les suprêmes angoisses de la douleur. Lentement, dans un ordre parfait que Sonis ne put s'empêcher d'admirer, l'armée prussienne défila devant lui avec mille cris de joie. Quelques soldats cependant se détachaient des rangs pour enlever aux morts et aux blessés les armes et les objets de valeur. Il en vit un se précipiter sur lui, et sans pitié pour son grade et sa blessure, le retourner avec brutalité, déboucler son ceinturon et lui prendre son épée et son pistolet. Un autre s'approcha du brave commandant de Troussures, le remua du pied et, le

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

voyant respirer encore, dans une agonie qui lui enlevait la parole, il lui écrasa la tête d'un coup de crosse.

Le général crut que le même sort lui était réservé. Il se remit entre les mains de Dieu, et fit le sacrifice de sa vie pour le salut de sa patrie. Il terminait ces actes intérieurs de foi, quand un Allemand se dirigea de son côté. Allait-il aussi le frapper ? " Mais celui-là, écrit Sonis, était le bon Samaritain. Cet homme arrivé à moi, s'arrêta, me prit la main et, la serrant avec une indéfinissable expression de bonté, il me dit : " Camarade." C'était sans doute le seul mot français qu'il sût, mais il y mit tout son cœur."

Il donna ensuite quelques gouttes d'eau-de-vie au blessé resté à jeun depuis vingt-quatre heures, en remit avec soin la tête sur la selle du cheval, et étendit sur lui une couverture. Sonis voulut le remercier ; mais le Prussien ne comprenait pas le français. Sonis ne put que lui montrer le ciel. Plus tard il fit célébrer, par le curé de Loigny, une messe à l'intention du généreux ennemi dont le souvenir resta vivant dans son âme.

C'était tout le secours que devait recevoir le blessé pendant la nuit qu'il passa sur le champ de bataille, et à laquelle il est bien difficile de penser sans un frémissement d'horreur et de pitié !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Racontons-en les diverses phases, en quelques lignes, pour achever ce récit.

Les infirmiers et les médecins allemands apparaissent dans le lointain. Le général voit les lanternes rouges qui éclairent leur recherches, il ne veut pas les appeler pour ne rien devoir à l'ennemi. Il préfère la mort sous le ciel de la France, au milieu de ceux qui se sont énergiquement sacrifiés pour elle.

Sonis avait été blessé à deux cents mètres de Loigny, trop loin pour qu'on s'occupât de lui ; mais assez près cependant pour être éclairé par les incendies qui, dans les ténèbres, consomment le village et les hameaux environnants. Il peut même voir les ombres des soldats allemands se dessiner sur les flammes ardentes, et entendre, dans un écho affaibli, le bruit de leurs conversations.

Mais autour de lui, c'est le silence. Il est comme perdu dans la solitude qui l'enveloppe.

Le froid devenant plus intense, son isolement est un instant douloureusement troublé. Des cris déchirants s'élèvent dans la plaine : " Docteur ! docteur ! l'ambulance ! l'ambulance ! " Mais ces appels ne trouvent pas d'écho ; les cris s'affaiblissent, et le calme revient plus angoissant.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Un temps assez long s'écoule. Un bruit monte jusqu'au blessé, comme un appel d'ami : " Au secours ! au secours ! " répond le général. Il veut se remuer, il en est incapable, nul ne s'approche de lui. C'est toujours l'abandon.

Alors une sorte d'abattement s'empare de l'auguste agonisant.

" J'abandonnai tout espoir de salut, dit le général de Sonis, et je me résignai à mon sort. Lorsque MM. Bruyère et de Harscouet m'avaient quitté, ils avaient emporté les derniers adieux que j'adressais à ma famille. La pensée des douleurs que ma mort allait leur causer vint navrer mon âme de tristesse ; mais je fus tiré de mon abattement par la contemplation de l'image de Notre-Dame de Lourdes ; elle ne me quitta plus."

Ce doux souvenir le soutient tellement dans les heures de sa longue agonie qu'il écrit encore : " Mes souffrances ont été si peu senties que je n'en ai point conservé le souvenir."

Cependant il perd son sang en abondance, et sa jambe est brisée en vingt-cinq morceaux.

Le R. P. Augustin de Jésus-Crucifié qui fut le confident du général de Sonis pendant les dernières

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

années de sa vie, affirma que la très Sainte Vierge lui apparut et l'inonda des plus ineffables consolations.

“ Je ne commençai à souffrir, avait l'habitude de dire le général, rappelant les bienfaits dont la Mère de Dieu l'avait comblé, que lorsque les hommes s'occupèrent de moi.”

Vers onze heures, la neige couvre d'un linceul immaculé le champ du carnage. Deux ombres se glissent vers le martyr, et viennent puiser un peu de force dans l'âme du héros. Ce sont deux zouaves blessés. Sonis leur parle de la Vierge, puis du ciel, de la France. Leur courage se réveille : ils veulent se rendre vers le village voisin. Les Allemands les font prisonniers.

Un autre se traîne à ses côtés et vient mourir sur son épaule. Il se nomme Fernand de Ferron.

Vers cinq heures du matin, deux Prussiens s'approchent du général. Comme il ouvre les yeux, ils ne le touchent pas, mais dépouillent Fernand de Ferron et lui enlèvent ses armes, son caban, sa ceinture, son argent.

A sept heures, le général entend des voix françaises ; il appelle, mais rien encore. S'abandonnant à la

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

volonté de Dieu, il est obligé d'attendre jusqu'à dix heures environ. Alors d'autres voix retentissent, distinctes et près de lui. Le général agite le bras droit, le seul libre ; il pousse des cris répétés : enfin l'abbé Batard, aumônier des mobiles de la Mayenne, aperçoit son geste et s'approche de lui.

“ Monsieur l'abbé, dit Sonis, vous arrivez à temps, je vais mourir.

— Oh ! non, général, espérons que votre blessure n'est pas mortelle.”

Sonis reprend avec le plus grand calme : “ J'ai la jambe brisée. Je suis ici depuis hier au soir, sans pouvoir faire un mouvement. Que la nuit a été froide ! J'ai bien offert mes souffrances pour le salut de notre pauvre pays ! ”

L'aumônier appelle le major Babeau. Après bien des démarches et des pourparlers avec les Prussiens, on parvient à installer le blessé sur un brancard et à le transporter au prix de mille souffrances, au presbytère de Loigny.

DERNIÈRES SOUFFRANCES

Le général de Sonis fut d'abord étendu sur la paille afin qu'on pût lui arracher ses vêtements. Ses membres raides et engourdis rendaient l'opération difficile. On dut couper dans toute sa longueur la botte de la jambe fracassée. On réussit enfin, et l'on porta le blessé dans le lit du curé.

Au bout de quelques heures, le général s'aperçut que son pied droit était gelé. Avec la blessure de la jambe gauche, il se trouvait ainsi dans un état d'une gravité exceptionnelle qu'heureusement il ignorait.

Un médecin vint de Janville, il l'examina, puis finit par lui dire que l'amputation ne serait pas nécessaire. Son traitement primitif fut loin de tranquilliser le malade. Il l'emballota dans des tortillons de paille, et lui emboîta la jambe dans des débris de planches.

“ Je restai, dit Sonis, dans cette façon de cercueil jusqu'au lendemain, 4 décembre.”

Le même jour, le docteur Beaumetz, chirurgien major, vint au presbytère. Il inspecta la blessure, et

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

reconnut que l'extrémité de l'os fémoral était entièrement broyé.

Il fallait faire l'amputation.

“ Docteur, je vous appartiens, à la volonté de Dieu, dit le blessé avec résignation. Seulement, ajouta-t-il dans un dernier mouvement de son patriotisme, tâchez de m'en laisser assez pour que je puisse encore monter à cheval et servir la France.”

A quatre heures, le docteur Beaumetz, assisté de quelques aides et de M. le Curé, endormit le général pour faire l'opération. Pendant son sommeil, il délira, priant sans cesse ou donnant des ordres militaires ; il continuait ainsi le dernier acte de son immolation, en pensant à son Dieu, à sa patrie, à ses soldats.

Quand on le réveilla, comme il ne semblait pas avoir conscience de son état, le docteur Beaumetz lui dit :

“ Plus j'étudie votre cas, mon général, plus je crois qu'il faut vous résigner à faire le sacrifice de cette mauvaise jambe.

— Oh ! mon Dieu, s'il le faut, allons !... mais, docteur, la France que je ne pourrai plus servir !... ma femme !... mes pauvres enfants !...

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

— *Remettez-vous-en à moi ; c'est un sacrifice, mais quand cela sera fait, vous en serez content.*

— *Et quand sera-ce ?*

— *Mon général, c'est fait.*

— *C'est fait. Oh ! merci !*”

Le vaillant chrétien se recueillit un instant, serra la main du docteur, puis se tournant vers le curé de Loigny, il lui demanda de remercier avec lui Notre Seigneur.

Ceux qui veulent connaître ce qu'est un héros chrétien pourront lire l'admirable histoire du général de Sonis par Mgr Baunard. Ces pages écrites dans un style captivant et vraiment digne d'un historien, le font revivre tout entier ; et certes, c'est une lecture bien fortifiante à notre époque d'affaiblissement, où tant de mollesse et de lâcheté se cachent sous la nécessité de céder sans cesse à d'impérieuses circonstances. Soldat du Christ, le général de Sonis n'a connu que son devoir, et ce devoir en a fait un martyr pour la défense de notre chère et bien-aimée France.

ACTE PREMIER

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

PERSONNAGES

MADAME DE BRIÈRE

GABRIELLE, fille de Mme de Brière.

MADAME ALICE, fermière de Mme de Brière.

ANGÈLE, fille de Mme Alice, costume breton, mais
riche

SŒUR MARTHE

MARIE Ambulancière.

JEANNE “

PAULINE “

HENRIETTE, espionne prussienne, costume lorrain.

ANNETTE, paysanne de la Beauce.

AMBULANCIÈRES.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une campagne des bords de la Loire ; une tente d'ambulance s'ouvre sur la plaine couverte de neige. Une route avec des arbres dépouillés est sur les côtés de la tente qui n'occupe que le fond du théâtre. L'action se passe en plein air.

SCENE PREMIERE

MADAME ALICE, ANGÈLE

ANGÈLE

Je voudrais adoucir, mère, votre tristesse
Et je ne le puis pas. Notre noble comtesse
A comme vous, son fils, dans la Prusse exilé ;
Pourtant elle est vaillante, et son cœur désolé
Trouve sans cesse un mot aimable pour sa fille.

MADAME ALICE, *sombre*.

Elle est riche ! un château ! des terres de famille,
Des fermiers, des trésors, tous les biens d'ici-bas !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Mère, vous oubliez la mort dans les combats
Quand ses deux autres fils suivirent notre armée,
Ses pleurs montraient combien elle était alarmée.

MADAME ALICE

Oh ! je ne la plains pas ; leur avenir est beau.

ANGÈLE

Mais s'ils trouvent demain, à Loigny, leur tombeau,
Tous les deux ? Ils sont fiers et d'une grande race.
Sur la neige, Madame, ira chercher leur trace ;
Et c'est s'ensevelir à jamais dans le deuil
Que coucher deux enfants dans le même cercueil.

MADAME ALICE

Tu parles de leur mort, quand ils sont sans blessures.

ANGÈLE

Leur amour pour la France et leur nom . . . je suis sûre
Qu'à cause d'eux, ma mère, ils courront au trépas
Quand on sait leur valeur, comment ne trembler pas ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE

Leur valeur ?

ANGÈLE

Oui ! j'entends leur mère qui les aime :
" Pour la patrie, enfants, c'est le combat suprême."
Et comme ils se jetaient tous deux à ses genoux,
Elle a dit : " Que je sois toujours fière de vous."

MADAME ALICE, à elle-même.

Mais quand ils reviendront, et la joie, et l'ivresse
Succéderont bientôt aux heures de détresse,
Et mon fils, auprès d'eux, je le verrai servir,
S'il veut manger du pain, il devra s'asservir
A mille volontés... comme moi... Non !

ANGÈLE

Ma mère !

Par pitié.

MADAME ALICE

Mais sais-tu quelle douleur amère
Je sens là, dans mon cœur ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Je ne vous connais plus,
Souvenez-vous...

MADAME ALICE

Non, non. Tes pleurs sont superflus.
Et je n'écouterai ni désir, ni prière.
J'ai quitté mon pays ; Madame de Brière
De Loigny me vantait le fertile séjour,
Ah ! si j'avais, dès lors, cru tant souffrir un jour
De mon ambition méprisant la promesse
Et ces biens qui devaient me donner la richesse,
Je n'aurais pas laissé nos paisibles hameaux,
Pour venir en la Beauce endurer tant de maux.

Après un instant.

En Bretagne, j'aurais toujours ma métairie,
Et des Prussiens bravant la haine et la furie,
Près de toi, je vivrais sans crainte de mourir
Sous leurs coups, et j'aurais du pain pour me nourrir.

Après un instant

De chez nous, hier, j'étais la plus riche fermière,
Aujourd'hui, les Prussiens ont brûlé ma chaumière.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Je n'ai plus rien qu'un champ stérile désormais,
Et mon fils est au loin. — Mes bœufs sont morts. —

[Jamais

Je ne pourrai porter le poids de ma souffrance...
A cette heure, dis-moi, quelle est mon espérance ?
Je suis vieillie ; et vois tous mes membres tremblants ;
Mon regard s'affaiblit ; mes pas sont chancelants ;
Il me faudra mourir, sans pouvoir vous soustraire
A cette pauvreté, ma fille, et ton frère ;
Non, je ne le veux pas.

ANGÈLE

S'il nous reste l'honneur,
Comme disait Louis.

MADAME ALICE

Moi, je veux le bonheur,
Et le repos enfin.

ANGÈLE

Vous parliez mieux naguère,
Quand mon frère joyeux s'engageait pour la guerre.

MADAME ALICE

Mais avant de combattre, il se voyait vainqueur.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Comme il était Français, il écoutait son cœur.

MADAME ALICE

Et son cœur l'a trompé ; c'est à la boucherie.
Qu'on conduit nos soldats, au nom de la patrie.

ANGÈLE

Mère, mourir pour elle !...

MADAME ALICE

Et n'est-ce pas mourir ?

ANGÈLE

C'est vivre.

MADAME ALICE

Tu le crois ?

ANGÈLE

C'est vers le ciel courir.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE

Vers le ciel ?

ANGÈLE

Ou vers DIEU.

MADAME ALICE

Tu mourrais ? Ton langage m'étonne ;

ANGÈLE

Pour la France ! Oh ! oui, je suis Bretonne.

MADAME ALICE

La France avant ta mère ?

ANGÈLE

Après l'Église et DIEU.

MADAME ALICE

Pour elle, tu pourrais, sans pleurs, me dire : adieu !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Sans pleurs ! Oh non jamais ! Sans pleurs !... et
[ma tendresse
De vos lèvres cherchant toujours une caresse.
Sans pleurs ! moi votre enfant !... et comment le
[pouvoir ?

Mais envers elle aussi, je connais mon devoir.
La France est une mère, et je lui fus donnée
Pour l'aimer à jamais, par vous, quand je suis née,
Là-bas, dans le pays où nous allons chercher
Vos parents et mon père, à l'ombre du clocher.
Sans elle, vous aurais-je, et cette grande histoire
Des saints et des héros dont l'auguste mémoire
Rend si cher à la France, à l'Église, au Seigneur,
La Bretagne où l'on a le culte de l'honneur ?
La patrie ! Ah ! pour elle offrir à DIEU sa vie,
Quand on a le cœur grand, est si digne d'envie,
Que je ne comprends pas qu'on la puisse haïr,
Et quand on est Français, qu'on ose la trahir.

MADAME ALICE, *levant les épaules et avec vivacité.*

Folie !

ANGÈLE

Oh ! non.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE

Va-t-en.

ANGÈLE

D'où vient votre colère ?
Daignez me pardonner, si j'ai pu vous déplaire.

MADAME ALICE

Elle fait quelques pas, puis se retourne vivement.

Angèle, éloigne-toi, j'attends quelqu'un ici.

ANGÈLE

Ma mère, je pourrais vous laisser seule ainsi ?
Et si quelque soldat... un blessé...

MADAME ALICE, *montrant la tente.*

Cette porte
Reste toujours ouverte à ceux que l'on apporte.
Quels qu'ils soient, ils ont droit à notre charité,
Quand ils touchent le seuil de leur éternité.

ANGÈLE

Mère, pour eux, merci ! Je vais à l'ambulance.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE

Je te rejoins bientôt... j'ai besoin de silence.

SCENE II

MADAME ALICE, *seule.*

MADAME ALICE

A vingt ans, quel enfant pense à son lendemain,
Et ne met pas des fleurs au bout de son chemin ?
Quand le temps s'obscurcit, elle rit de l'orage,
Et le premier rayon ranime son courage.
Mais moi, j'ai vu cent fois tout ce qu'on peut souffrir,
Et, sous les coups du sort, mon âme s'assombrir.
Des morts et des adieux j'ai connu les alarmes,
Et dans tous les sillons, j'ai semé de mes larmes.
Maintenant, je n'ai plus rien que ce vêtement.
La guerre a tout détruit chez nous, dans un moment.
Oui... tout... Et je devrais m'en aller sur les routes
Demander aux passants, des restes, quelques croûtes
D'un pain noir dont hier je n'aurais pas mangé.
Ah ! DIEU ! toute la nuit, à mes maux j'ai songé !
Comme je contemplais ce ciel de neige sombre,
Soudain, auprès de moi, se montra comme une ombre,
Une femme étrangère, à l'air audacieux.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Avec peine, elle a dit : Vous cherchez dans les cieux
L'astre qui dans la brume a voilé sa lumière ?

— Je regarde là-bas, si je vois ma chaumière,
Femme, brûler toujours — Non, tous les feux sont
[morts

Et les Prussiens partis. — Ils brûlent sans remords,
Le bien des pauvres gens, pourquoi ne pas le prendre ?
Ce serait mieux. — Madame, ils peuvent vous le
[rendre.

— Mais n'est-ce pas d'eux seuls que viennent mes
[malheurs ?

— S'ils vous donnaient demain de quoi sécher vos
[pleurs ?

— A moi ? — Le voulez-vous ? — Si je le veux, sans
[doute.

— Attendez-moi, ce soir, au bord de cette route...
Et je l'attends ici... mais quoi ! quel est ce bruit ?...
C'est peut-être son pas qui glisse dans la nuit ?
Je la vois.

SCENE III

MADAME ALICE, L'ESPIONNE

L'ESPIONNE, à voix basse avec beaucoup de précaution.

Pas un mot... Écoutez.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE

Non personne.

L'ESPIONNE

Et là-bas?

MADAME ALICE

Rien.

L'ESPIONNE

J'entends un bruit sourd qui résonne.

MADAME ALICE

C'est l'écho.

L'ESPIONNE

Mais ce toit?

MADAME ALICE

Il est inhabité.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

L'ESPIONNE, *toujours avec inquiétude*

Vous voulez un trésor ?

MADAME ALICE

Je crains la pauvreté.

L'ESPIONNE

Il faudra m'obéir.

MADAME ALICE

Commandez, je suis prête.

L'ESPIONNE

Dans ces lieux vont venir Sonis avec Charette.
Quand ils seront campés, en silence, passez
Auprès d'eux, comme si vous cherchiez des blessés.
Il vous faudra saisir le plan de la campagne.

MADAME ALICE

Mais alors ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

L'ESPIONNE

Écoutez, je suis votre compagne.
Et vous me conduisez, nous traversons vos rangs ;
Et je vous remettrai, là-bas, dix mille francs.

MADAME ALICE

C'est trahir les Français.

L'ESPIONNE

C'est vouloir la fortune,
Et quand l'occasion pour vous est opportune,
Profitez-en.

MADAME ALICE

Oh ! non !

L'ESPIONNE

Et pourquoi ?

MADAME ALICE, *lentement.*

Mon enfant,
Mon époux, mon pays, oui, tout me le défend.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

L'ESPIONNE

Vous êtes mère ?

MADAME ALICE

Hélas ! mon fils est loin de France,
De la captivité supportant la souffrance,
Et ma fille est ici.

L'ESPIONNE

Bien, si vous le voulez,
Votre fils quittera les Français exilés.
Dans huit jours, au plus tard, je puis le rendre libre,
Et l'or que vous aurez, vous permettra de vivre
Heureuse auprès de lui, toujours ; répondez-moi.

MADAME ALICE

J'ai peur.

L'ESPIONNE

Allons, madame.

MADAME ALICE

Et je ne sais pourquoi
Ce que vous demandez me semblè triste, infâme,
Une mère française, oh ! non, non !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

L'ESPIONNE

Soyez femme.

Et pensez quel sera demain votre avenir.
Avec moi, jusqu'au camp, voyons, il faut venir.
Pourquoi donc hésiter ? Je vous croyais plus ferme.
J'ai, là, de l'or pour vous. Allons jusqu'à la ferme
Qui fume encore là-bas, où je vous attendrai.

MADAME ALICE

Non, madame, jamais, jamais je ne pourrai.

L'ESPIONNE

Vous êtes si peu brave. Adieu ! j'attends d'un autre,
Un courage plus grand que ne paraît le vôtre,
Et je lui donnerai ce que vous repoussez.
(Elle feint de sortir.)

MADAME ALICE, à elle-même.

Je n'ai plus rien !

L'ESPIONNE

Alors ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE

Non, jamais !

L'ESPIONNE, *avec un mouvement pour s'éloigner.*

C'est assez

Je m'en vais.

MADAME ALICE, *la retenant.*

Non.

L'ESPIONNE

Je pars.

MADAME ALICE, *à elle-même.*

Espionne !... Traïtresse !...
Oh ! moi qui suis Bretonne !

L'ESPIONNE

Adieu, le temps me presse.

MADAME ALICE

Non, un seul mot encor, demeurez.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

L'ESPIONNE

Je ne puis.

MADAME ALICE, *écoutant.*

Mais quelqu'un !

L'ESPIONNE

Des Français ! et déjà ?
(*Elle s'avance pour sortir.*)

MADAME ALICE, *après un instant.*

Je vous suis.
(*L'espionne sort.*)

SCENE IV

MADAME ALICE, MADAME DE BRIERE,
ANGELE

MADAME DE BRIÈRE

Une femme avec vous s'entretenait Alice,
Quand plus d'une Allemande, auprès de nous, se
[glisse,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Il faut vous défier et ne pas recevoir,
Au milieu de ces camps, quiconque veut nous voir.

MADAME ALICE

C'était une Française, et son humble prière
Implorait un secours, Madame de Brière.

MADAME DE BRIÈRE

La malheureuse, hélas !

MADAME ALICE

Les infâmes Prussiens
Ont brûlé la maison où s'abritaient les siens,
Comme la mienne aussi !...

MADAME DE BRIÈRE

La pauvre infortunée !

MADAME ALICE

Sans foyer et sans pain, elle erre abandonnée.
La neige, cette nuit, de son corps tombé seul
Sur le bord d'un fossé, formera le linceul.
Pour nous mourir ainsi, n'est-ce pas la coutume
En ces temps de malheur ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME DE BRIÈRE

Son pays ?

MADAME ALICE

Le costume
Qu'elle porte est celui que l'on voit à Strasbourg.

MADAME DE BRIÈRE, *prenant son porte-monnaie.*

Comme elle a dû marcher pour venir en ce bourg !
Donnez-lui cet argent. Dites-lui qu'elle prie
Pour mes enfants, pour vous et pour notre patrie.
(*Madame Alice reçoit le porte-monnaie de Madame de
Brière et sort.*)

SCENE V

MADAME DE BRIERE, ANGELE

MADAME DE BRIÈRE

Que votre mère souffre ! Un sombre désespoir
Angèle, dans ses traits, se laisse apercevoir.
Sous les coups du malheur, son âme est irritée.
Elle a vu par le feu, sa ferme dévastée.
Et les biens qu'elle avait amassés lentement,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Ma fille se montra plus vaillante et plus sage.
Son grand cœur rayonnait sur son noble visage,
Elle disait tout haut : " Jeanne d'Arc autrefois,
A porté dans ses mains le glaive de Fierbois,
La ville d'Orléans lui dut sa délivrance.
Oh ! comme je voudrais combattre pour la France ! "
Et ses frères heureux cent fois disaient merci.
Charette applaudissait et Verthamon aussi.
Troussures l'appelait vaillante ambulancière,
Les zouaves voulaient la nommer cantinière.

ANGÈLE

Ah ! madame, c'est beau !

MADAME DE BRIÈRE

Je crois qu'elle ferait
Vraiment ce qu'elle affirme, et qu'elle combattrait.
Elle, avant nos revers, si vive et si joyeuse,
Semble porter un deuil, tant elle est sérieuse !

ANGÈLE

Pour la France, souvent, j'ai vu couler ses pleurs.
Quand on lui racontait quelques nouveaux malheurs,
Elle prenait la croix sur sa lèvre pâlie,
Et, comme pour prier devenant recueillie :

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

— Sans cesse ils fuiront donc, disait-elle tout bas !
Des défaites toujours suivront donc nos combats !
Ah ! si je les guidais ! — Mais elle vient.

MADAME DE BRIÈRE

Silence !

ANGÈLE

On dirait qu'en ses mains, elle tient une lance.

SCENE VI

MADAME DE BRIERE, ANGELE, GABRIELLE
tenant un drapeau roulé autour de sa hampe.

GABRIELLE, *avec une vive émotion.*

Oh ! ma mère !

MADAME DE BRIÈRE

Qu'as-tu ?

GABRIELLE

Je sens battre mon cœur.
Ils me l'ont confié, Sonis sera vainqueur.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME DE BRIÈRE

Mon enfant !

GABRIELLE, *avec une émotion grandissante.*

Leur drapeau !... Le voici ; mais je tremble...
Oh moi ! le déployer ! non, Seigneur !... Il me semble
Tenir entre mes mains votre étendard sacré, ...
Et demain, par la balle, il sera déchiré !...
Oh ! non !... Pour lui donner sa page dans l'histoire,
Faites que dans ses plis, il porte la victoire,
C'est le vôtre, ô JÉSUS !

MADAME DE BRIÈRE

Je ne te comprends pas.

GABRIELLE, *montrant son étendard.*

C'est le drapeau qui doit demain guider leurs pas.
Les zouaves l'ont pris pour qu'il soit leur bannière.
Et nous verrons enfin dans la lutte dernière,
Devant le Sacré-Cœur, s'enfuir les ennemis.

(Elle présente le drapeau à sa mère.)

Je le porte ; et je suis heureuse... et je frémis.
Daignez le découvrir.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME DE BRIÈRE

Non, mon enfant chérie,
Mais toi plutôt ; oui, toi que nul mal n'a flétri.
Les zouaves savaient que d'un cœur innocent
Le contact virginal, plus encor que le sang,
Rendra sainte pour DIEU cette étoffe sacrée.
Détache les liens dont elle est entourée.

GABRIELLE, *tremblante.*

Je n'ose.

MADAME DE BRIÈRE

Mon enfant, cesse de t'émouvoir.

GABRIELLE

Je le voudrais, cela n'est pas en mon pouvoir.
(*Elle détache les liens du drapeau en tremblant.*)
Enfin !... ah ! je le sens... Je vois sa broderie...
De Paray-le-Monial, la famille attendrie,
Dans ces rayons brillants, a mis sa piété.
(*Elle commence à le déployer.*)

Il est blanc... brodé d'or... Mais tenez ce côté,
Angèle, étendez-le, prenez garde à la frange,
Veillez sur l'écusson, que rien ne le dérange,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Je dois le reporter comme je l'ai reçu.
(Elle déploie le drapeau.)

Qu'il est beau !
(Les trois femmes le contemplent avec émotion.)

C'est la foi, mère, qui l'a conçu,
Et qui voulut placer sous la divine image,
Ceux qui, par leur valeur, pensent lui rendre hom-
[mage.

ANGÈLE

La foi sans doute, et puis un invincible espoir,
Les zouaves français seront vainqueurs ce soir.

MADAME DE BRIÈRE

Mes enfants,... plus encor !... Dans le christianisme,
De notre charité, naît le patriotisme.
Ils dictèrent tous deux les sublimes desseins
De mettre un cœur de DIEU pour diriger des saints.

ANGÈLE ET GABRIELLE

Des saints !

MADAME DE BRIÈRE

Oh ! Oui ! Sonis !... n'est-ce pas sa croyance

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Qui soutient de son cœur l'intrépide vaillance ?
Et n'est-il pas d'abord le soldat du devoir
Qui de DIEU reconnaît, avant tout, le pouvoir
Et les augustes droits, même quand sa main lève,
Pour conduire au combat les siens, son noble glaive ?
Mort, angoisse, douleur : rien n'arrête ses pas :
— *Je pars*, disait-il hier ; *mais je cours au trépas*. —
Français et grand chrétien, demain, s'il est victime,
La piété devra succéder à l'estime ;
Il aura les honneurs du temple et de l'autel :
C'est avec un héros qu'on fait un immortel.

GABRIELLE

Un héros ! vous savez quel grand cœur il possède !
A quel noble soldat Charette aussi succède.

MADAME DE BRIÈRE

Mais à Lamoricière, et sur le même rang
Que Sonis, placez-le : son nom est pur et grand.
Il fut soldat du Pape.

GABRIELLE

Ah ! lui garda le trône
De celui dont le front a la triple couronne.
Le vicaire de DIEU l'appela, puis bénit

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Lamoricière et ceux qu'à Rome il réunit.
Il quitta notre France en prédisant les crimes
Dont ceux qui le suivaient, deviendraient les victimes
Dès Castelfidardo, devinant Mentana,
Plus rien dans les forfaits depuis ne l'étonna.
Mais pouvait-il prévoir, quand dormit son épée,
Quelle serait la fin de la sainte épopée,
Et qu'elle aurait bientôt un chapitre sanglant,
Celui de son pays vaincu, honteux, tremblant ?
Oui ! l'on devait frapper la fille après la mère,
Et des Napoléons la couronne éphémère
Devait être brisée, à Sedan, en un jour.

(Après un instant.)

De nos meilleurs guerriers, en Prusse est le séjour !

(Après un instant.)

Mais d'autres combattront pour notre délivrance,
Soldats du Pape à Rome, à Loigny de la France,
Ils défendront les droits du DIEU de vérité,
Comme ceux de l'honneur et de la liberté.

(Après un instant.)

Les épouses du CHRIST, pour la lutte dernière,
Leur ont du Sacré-Cœur envoyé la bannière ;
Elles-mêmes, trois jours, l'ont laissée au saint lieu,
Afin que leur drapeau fût le drapeau de DIEU.

(Avec enthousiasme.)

Dors, oh ! Lamoricière, en cette cathédrale,
Où l'art vient animer ton ombre sépulcrale,
Dors, tes soldats sont là, toujours prêts à mourir ;

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

On pourra les frapper : mais non pas les flétrir ;
Dors, pendant qu'à Loigny, le canon brille et tonne,
Nous sommes si nombreux de la terre bretonne
Que Nantes sera fière, au nom de tes enfants,
Toujours dignes de toi, vaincus ou triomphants.
(Elle embrasse le drapeau.)

MADAME DE BRIÈRE

Oh ! moi, je crains !

GABRIELLE

Sonis ?

MADAME DE BRIÈRE

Et que lui fait la vie ?
C'est le soldat du CHRIST. Il croit digne d'envie,
Dans son cœur de chrétien, il croit seul noble et beau,
Pour la Patrie et DIEU, de descendre au tombeau.
Il commande à mes fils, et quand je te les donne,
O France, tu le vois, la force m'abandonne.
Mais tous les deux ?... oh, non ! Seigneur, épargne-
[moi,
Ton cœur qui sait aimer, comprendra mon émoi.
Fais qu'ils soient courageux, vaillants comme leur
[père ;

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Mais détourne la mort de leur front, je l'espère.
J'embrasse ton drapeau, je le mouille de pleurs,
Pardon ; mais je succombe à mes vives douleurs.
Si je suis mère, en moi ne vois rien qui te blesse ;
L'amour qui peut trembler, n'a-t-il pas sa faiblesse ?
Seigneur, je vais prier et tu m'exauceras,
Et par compassion, tu me les garderas.

(Elle chante la romance suivante.)

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

*Drapeau du Sacré-Cœur, demain, dans la bataille,
Tes plis immaculés abriteront les Francs,
Et quand, autour de toi, volera la mitraille,
Je saurai que mes fils combattent dans leurs rangs.*

*Mon Dieu, sauvez notre patrie,
Mais c'est une mère qui prie,
Votre Cœur ouvert et sanglant,
Daignez lui pardonner si le sien est tremblant*

*Du Sauveur, je le sais, il fallait le supplice
Pour que digne du ciel devînt l'humanité.
O Seigneur, si quelqu'un doit boire le calice,
Par la femme un pays peut être racheté.*

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

*Quand on pleure ses fils, la douleur est amère,
Et l'espoir qui nous reste, est celui du trépas ;
S'il faut une victime et ne suis-je pas mère ?
Je suis prête, ô mon Dieu ; mais ne les frappez pas.*

*O drapeau, garde-les, comme dans leur enfance,
Quand je les abritais, sous mon bras maternel,
J'étais alors pour eux la suprême défense ;
Ils n'ont plus que ton Cœur, n'es-tu pas l'Eternel ?*

SCENE VII

LES MEMES, MARIE, JEANNE

MARIE

Oh ! Madame, venez, un malheur nous menace ;
Les Français irrités parcourent chaque place ;
Ils fouillent les buissons, les champs, tous les abris.

GABRIELLE

Qu'est-ce ?

ANGÈLE

Les Allemands nous auraient-ils surpris ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MARIE

Non, c'est une espionne avec madame Alice.

ANGÈLE

Ma mère ! mais parlez... ma mère !... sa complice !

JEANNE

Oh ! non, mademoiselle, on ne l'accuse pas,
Pour la faire arrêter, elle suivait ses pas...
Peut-être !

ANGÈLE

Dites-moi toute votre pensée.

MARIE

On la cherche partout.

ANGÈLE

Elle n'est plus ?

JEANNE

Blessée...

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

De sa fille, là-bas, elle implore un secours!...
Ma mère !... oh ! oui ; mourante !... auprès d'elle,
[je cours.
(*Elle sort.*)

SCENE VIII

LES MEMES, MOINS ANGELE

JEANNE

Ah ! Madame, je crains pour cette demoiselle,
Elle ne pourra rien, son amour et son zèle
Ne la sauveront pas d'un juste châtement.

MADAME DE BRIÈRE

Ma fermière ? jamais !... mais expliquez comment
Vous craignez pour ses jours.

MARIE

Madame, on la soupçonne
De trahir les Français avec cette espionne.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME DE BRIÈRE

Mais c'est faux, je connais quelle est sa loyauté.

JEANNE

Je ne l'accuse pas ; mais j'ai bien écouté ;
Les zouaves disaient son nom avec colère.

MADAME DE BRIÈRE

Avec un mot trop vif, elle a pu leur déplaire.

MARIE

Non, Madame, ils ont vu cette femme écouter
Les ordres de Charette, et puis les répéter
A l'autre qui s'enfuit aussitôt dans la plaine ;
Et toutes deux couraient jusques à perdre haleine.

MADAME DE BRIÈRE, *lentement.*

Et je l'ai fait venir de son lointain pays !...
La France et mes enfants, les a-t-elles trahis ?
Non, je ne le crois pas. Dans ma propre famille,
Elle a vécu dix ans ; et son fils, et sa fille
Sont des cœurs courageux brillants d'honnêteté.
On connaîtra bientôt toute la vérité.

h 11

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

GABRIELLE

Ma mère, voyez-vous auprès de cette roche,
Vers nous, on vient,... on court,... attendez,... on
[approche.

JEANNE

Mais je la reconnais... Pauline... Je la vois...
Oh ! Comme elle est émue !... elle appelle,... je crois.

SCENE IX

LES MEMES, PAULINE

PAULINE, *avec vivacité.*

Madame !

MADAME DE BRIÈRE

L'espionne ?

PAULINE

Oh ! non, mais venez vite,
C'est l'un de vos enfants, Joseph qui vous invite.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME DE BRIÈRE

Joseph !

GABRIELLE

Il est en Prusse.

PAULINE

Et ses frères joyeux
Le tiennent dans leurs bras, je l'ai vu de mes yeux.

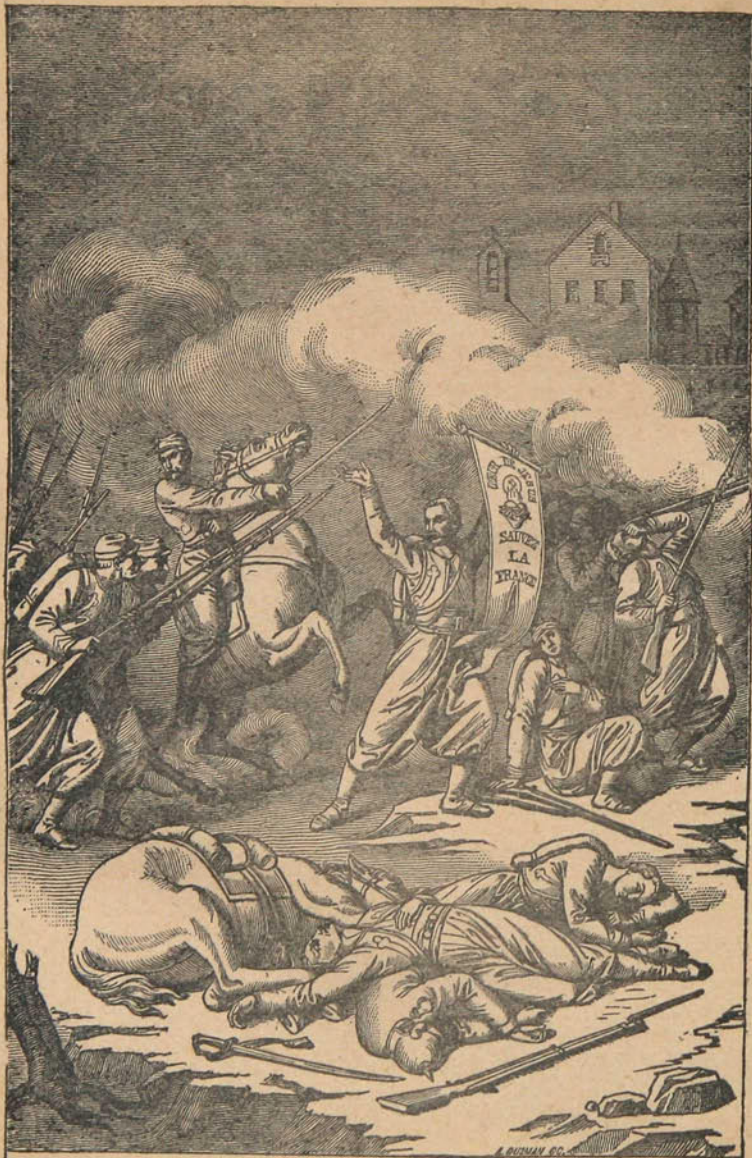
GABRIELLE

Ma mère, pressons-nous ; mais d'où viennent vos
[larmes ?

MADAME DE BRIÈRE

Soutenez-moi, mon DIEU, mes trois fils sous les
[armes !...
C'est en votre bonté que maintenant je crois,
Et vous ne voudrez pas les prendre tous les trois.

ACTE DEUXIEME
LA BATAILLE DE LOIGNY



BATAILLE DE LOIGNY, 2 DECEMBRE 1870

ACTE DEUXIEME

Le théâtre représente une plaine glacée. A quelque pas s'élèvent des tentes. Un arbre couvert de neige semble les abriter. Les restes d'un feu éteint sont à ses pieds. S'il est possible, il faudrait faire entendre un bruit sourd comme celui du canon, et des éclairs brilleraient de temps en temps dans une lueur rapide.

SCENE PREMIERE

ANGELE

ANGÈLE, *avec inquiétude.*

Je vois l'ombre glisser derrière la colline,
Est-ce elle? O DIEU! mais non... voici qu'elle
[s'incline,
Elle touche le sol comme pour se cacher...
Je ne l'aperçois plus derrière le rocher.
Un buisson qui s'élève, à mes yeux la dérobe...
C'est le vent maintenant qui fait flotter sa robe.
Seigneur JÉSUS! pardon!... qui la peut arrêter?...
Oui! c'est elle! ô douleur! je n'en puis plus
[ter...
Elle accourt, et peut-être on est à sa poursuite...

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Il me faut la sauver pour la défendre ensuite.
N'est-elle pas ma mère? et moi, ne dois-je pas,
S'il le faut, à sa place, endurer le trépas?
Pourtant contre la France, ô ciel, elle est coupable !...

(Après un instant.)

Mais non, d'un tel forfait son âme est incapable.
L'accuser? je ne puis, son amour la défend.
Peut-on commettre un crime et chérir son enfant?
Et je sais que ma mère avec tendresse m'aime...
Elle vient... et je veux la consoler moi-même...

SCENE II

ANGELE, MADAME ALICE

portant avec peine une valise ou un léger panier.

ANGÈLE

Ma mère !

MADAME ALICE

Où suis-je? ah ! toi !... ne me dénonce pas.
J'ai fui... j'ai tant couru... je ne puis faire un pas.
Où vais-je m'abriter?

(Elle se laisse tomber sur une pierre.)

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Auprès de votre fille.

MADAME ALICE

Auprès de toi ? mais non... vois le fusil qui brille...
Entends siffler la balle... Ils te tueraient aussi,
Et moi, je ne veux pas, enfant, mourir ici.
Je suis riche.

ANGÈLE

Ma mère !

MADAME ALICE

Ah ! tu seras heureuse,
Sauve-moi. Cet argent me rend toute peureuse.
Il m'a coûté si cher que j'ai fui les Français
Pour le garder ; mais lui... s'il obtient le succès?...

ANGÈLE

Charette ?

MADAME ALICE

Non, Sonis, c'est ainsi qu'on le nomme.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Devant lui, j'ai tremblé, car il est plus qu'un homme.
Il a dit aux soldats, quand il m'a vu courir :
— Pas de pitié ; tirez. Un traître doit mourir. —
Mais eux, ils ont tremblé. Fusiller une femme,
Et songer à sa mère, était honteux, infâme ;
Et moi, j'ai pu m'enfuir et venir jusqu'ici ;...
Mais s'il me voit ;... j'ai peur ;... écoute :... le voici.
(*Elle veut fuir.*)

ANGÈLE, *la retenant.*

Non, ma mère, attendez...

MADAME ALICE

Attendre, ô folle, attendre !
Mais par mes ennemis, c'est me faire surprendre !
Viens plutôt avec moi, bien loin, bien loin, là-bas.
Quand nous n'entendrons plus les bruits de ces com-
[bats,
Je pourrai te montrer l'or que j'ai dans ma bourse.

ANGÈLE

Quoi ! votre or ?

MADAME ALICE, *montrant sa valise.*

Oui ! je l'ai.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE, *froidement, mais avec contrainte.*

Reprenez votre course ;
Je ne vous suivrai pas ;; mais de vous j'ai pitié.

MADAME ALICE

Dix mille francs ! Pour toi, j'en garde une moitié,
Et l'autre est pour Louis.

ANGÈLE

Oh ! taisez-vous, ma mère.

MADAME ALICE

La fortune...

ANGÈLE

Est un poids qui rend la vie amère,
Quand il faut la porter avec un seul remord.
Oubliez-vous aussi qu'on la quitte à la mort ?
Écoutez-moi plutôt.

MADAME ALICE

T'écouter ; mais regarde !...
Des soldats !...

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Oh ! non ! rien.

MADAME ALICE

Mon argent, je le garde.

Mais viens.

ANGÈLE

Moi !... non... je reste... et puissiez-vous sentir
Que l'or ne tient pas lieu des pleurs du repentir.

(*Madame Alice sort.*)

SCENE III

ANGELE, *seule.*

ANGÈLE

Ah ! Je le vois !... C'est vrai... ma mère est criminelle
Et vous l'avez permis, ô Justice éternelle !

Pourquoi ? quand jusqu'alors, sa fière honnêteté
La mettait à l'abri de toute lâcheté...

Mais peut-être, ô mon DIEU ;... non, oh ! non, je
[réprime
Cette horrible pensée... Ai-je causé son crime ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Si ma mère avait craint pour moi la pauvreté?...
Et pour mon frère aussi?... Je n'ai pas mérité
Que sur mon cœur pesât une telle infâmie,
Que de la France, hélas ! je fusse l'ennemie.
La France, oh ! non jamais ! Pour elle tout mon
[sang !

Je voudrais tant la voir briller au premier rang
Parmi les nations qui tiennent une épée !
Et pour un peu d'argent ma mère l'a trompée,
Ma mère l'a vendue !... Hélas ! que devenir
Quand il me faudra vivre avec ce souvenir ?
Mais pour toi, que serai-je, ô Patrie ? et ma cendre,
Même au fond de l'abîme où je voudrais descendre,
Flétrira ton beau sol ; chacun dira tout bas :
— Sur sa tombe maudite, on ne s'arrête pas. —

SCENE IV

ANGELE, GABRIELLE

GABRIELLE, *avec précipitation.*

Avez-vous vu ma mère ?

ANGÈLE, *sombre.*

Non, seulement la mienne.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

GABRIELLE

Elle n'est pas coupable?... Et la femme?...

ANGÈLE

Est Prussienne,
Une lâche espionne.

GABRIELLE

Elle ! qu'avez-vous dit ?

ANGÈLE

Ma mère s'enfuyait avec l'argent maudit.

GABRIELLE, *après un instant et avec compassion.*

Non, non, c'est impossible... on ne vend pas la
[France...
Mais de votre malheur, avez-vous l'assurance ?

ANGÈLE

Oui !... je m'éloigne... Adieu !

GABRIELLE

Quoi ! vous partez ainsi ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Si je suis son enfant, puis-je rester ici ? ■
(Avec angoisse.)
Non, je sens sur mon cœur comme un remords qui
[pèse,
Et rien : même des pleurs... Ah !... non... rien ne
[l'apaise.
Une mère, la mienne, avec un tel forfait !
Oui, la mienne, ô mon DIEU, mais qu'avais-je donc
[fait,
Pour porter devant vous, quand je suis innocente,
De son crime odieux la faiblesse écrasante ?

GABRIELLE, *tendant les bras à Angèle.*

Ma pauvre amie !

ANGÈLE, *se reculant.*

Oh ! vous ! me donner un baiser !
Me presser dans vos bras ! vous ne pouvez l'oser.
Votre mère a donné trois fils à la patrie ;
La mienne pour de l'or à jamais s'est flétrie ;
La vôtre pleurera sur un triple tombeau
Peut-être ; mais son deuil sera grand, noble et beau ;
La mienne traînera dans la honte et les larmes
Des jours maudits, à moins que ce soir, par les armes,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Les Français, sous mes yeux, ne la fassent passer.
Son crime, par mon sang, je voudrais l'effacer !

GABRIELLE

Oh ! comme je vous plains !... Et ma mère à cette
[heure,
Dans son amour tremblant, sur mes trois frères
[pleure.

ANGÈLE

Elle peut prononcer, devant son DIEU, leurs noms.
(On entend de sourds grondements.)

GABRIELLE

Entendez-vous ?

ANGÈLE

Mon DIEU !

GABRIELLE

C'est le bruit des canons.
Épargnez les Français !
*(Un éclair sillonne le théâtre ; une pluie de terre
couvre les jeunes filles.)*

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Est-ce la mort bénie !
S'en aller tout d'un coup sans craindre l'agonie !...

GABRIELLE

Des hommes se tuer !... Oh ! comme ils sont mé-
[chants !

ANGÈLE

Seigneur, écoutez-moi.

GABRIELLE

Les plaines et les champs
Ne couvrent les sillons qu'avec la moisson mûre,
Et sur eux seulement une brise murmure
Quand la faux a couché les épis sous nos mains ;
Avec le fer ici se frappent les humains.
Mes frères ! O pitié !...

ANGÈLE

Et ma mère, ô supplice !...

GABRIELLE

... M'appellent en mourant.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Fais de moi sa complice.

GABRIELLE

Si j'étais auprès d'eux !...

ANGÈLE

Si je pouvais la voir...

GABRIELLE

Nous penserions au ciel.

ANGÈLE

Je saurais l'émouvoir.

GABRIELLE, *avec un grand accent de piété.*

Par mon sang, ô mon DIEU, sauver enfin la France !

ANGÈLE, *avec une vive douleur.*

Par mes pleurs, du salut lui donner l'espérance !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

GABRIELLE

Mourir pour la patrie est mourir en martyr.

ANGÈLE

Pour effacer un crime, il faut le repentir.

GABRIELLE

Mais ne voyez-vous pas, tout près, dans la campagne,
Cette femme approcher? Ma mère l'accompagne.

ANGÈLE

Votre mère? Est-ce vrai? pardonnez si je pars.

GABRIELLE

Attendez, les boulets volent de toutes parts,
Et la croix de Genève en ce lieu nous protège.
Quand, avec la pitié, la mort nous fait cortège,
Les Allemands vainqueurs ne nous toucheront pas,
Ce n'est pas aux mourants qu'on donne le trépas.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

SCENE V

LES MEMES, MADAME DE BRIERE, *appuyée sur*
MARIE. D'AUTRES AMBULANCIÈRES *les suivent.*
Quelques-unes pourraient porter une statue de la
Très Sainte Vierge.

MARIE

Nos soldats sont lassés d'une trop longue route.
Ils demandent du pain ; je crains une déroute.

GABRIELLE

Oh ! ma mère ! toujours !

MARIE

Pour son impiété,
Notre peuple, par DIEU, n'est-il pas rejeté ?

GABRIELLE

Oui ! beaucoup sont mauvais ; mais plus d'un mo-
[nastère,
Plus d'un foyer, du CHRIST suit l'Évangile austère,
Et qui pourra savoir combien de chastes lys

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Sont, devant les autels, aujourd'hui recueillis,
Demandant au Seigneur, dans leurs vertus sublimes,
Pour la France et ses fils, de devenir victimes.

ANGÈLE

Oh ! moi, je le désire.

GABRIELLE

Et moi de même, ô DIEU !

MADAME DE BRIÈRE

A quatre enfants alors, je devrais dire adieu !
Et tant de dévouement deviendrait inutile ?
La France, pour le bien, n'est-elle plus fertile ?
Mais la foi, mais l'amour, la pure piété,
Avaient coutume, ô ciel, d'émouvoir ta bonté.
Les larmes des chrétiens apaisaient ta justice.
Faudra-t-il que toujours ton bras s'appesantisse,
Frappant, d'un même coup, l'enfant dans son berceau
Et le pécheur qui craint les horreurs du tombeau ?
Non, plutôt que la voix de l'ange qui te prie,
S'élevant jusqu'à toi, sauve notre patrie.
Enfants, priez la Vierge, et puisse vos accents,
Vers elle et vers son Fils, monter comme l'encens.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

(Les ambulancières chantent le cantique suivant pendant que Madame de Brière, Gabrielle et Angèle s'agenouillent devant la statue de la Très Sainte Vierge que l'on a posée dans une des cavités de l'arbre.)

SPES NOSTRA

CHŒUR

O Vierge, protège la France !
Tu restes son dernier recours,
Elle n'a plus d'autre espérance
Qu'en ton secours.

*Pour vaincre, il lui faudrait des Francs la foi première,
Et du Cœur de Jésus un rayon glorieux ;
Mère, ta main répand des gerbes de lumière,
Eclaire son esprit en lui montrant les cieux.*

*Pour vaincre, il lui faudrait le cœur de cette race
Qui mourait pour la croix dans la sainte cité ;
Mère, nous te nommons : TOUTE PLEINE DE GRACES,
Fais de son repentir naître sa pureté.*

*Pour vaincre, il lui faudrait être la fille aînée
Que l'Eglise autrefois aimait tant à bénir ;
Mère, de ces bienfaits dont tu l'as couronnée,
Daigne lui rappeler le vivant souvenir.*

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

*Pour vaincre, il lui faudrait la voix humble qui prie
Et qui monte vers toi quand frappent les malheurs ;
Mère, oh ! viens te montrer au ciel de la patrie,
Comme sur la montagne où tu versas des pleurs.*

SCENE VI

LES MEMES, JEANNE.

JEANNE

Madame ; c'est fini. Quel horrible bataille !
Là-bas, le général domine de sa taille
Les Français hésitants qui quittent Beauvilliers,
Et le parc de Goury n'est plus à nos guerriers.
Des officiers, des chefs, vaines sont les paroles.
On tâche de garder Villepion, Faverolles.
Quelques-uns seulement à Loigny sont restés.
Auprès du cimetière, ils se sont abrités.
C'est la mort qui devient gardienne de leur vie.
Cette position sera bientôt ravie ;
Des Allemands toujours croissent les bataillons,
Leurs boulets, dans nos rangs, font de sanglants
[sillons.

MADAME DE BRIÈRE

Et Charette ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

JEANNE

D'ardeur son âme est toujours pleine,
De Sonis il attend les ordres dans la plaine.

MADAME DE BRIÈRE

Mes trois fils sont vivants !... mais ces ordres donnés,
Par Sonis, je les crains... Peut-être abandonnés
Ils périront bientôt...

GABRIELLE

Oh ! non !... Leur délivrance...

MADAME DE BRIÈRE

Ne passera qu'après le salut de la France.
Ils braveront la mort pour garder leur honneur...
Croyants, c'est dans le ciel, qu'ils placent leur bon-
[heur...
Comme je souffre ! O DIEU !... Toi, si bon ! toi,
[leur Père !
Daigne veiller sur eux, c'est en toi que j'espère ;
Tu le vois, dans ma crainte, à tes pieds je gémiss.
Fais qu'ils soient plus vaillants devant les ennemis,
Plus vaillants que leur mère. Ah ! moi !... mais si je
[tremble,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

C'est que sous ta bannière, ils combattent ensemble,
Tous les trois, et je veux qu'ils fassent leur devoir :
Mais si je ne puis plus auprès de moi les voir !...
Est-ce vrai ?... Non, Seigneur ! Trop amère pensée !...
Ah ! ta bonté n'est pas par ma crainte offensée !
Tu comprendras mes pleurs, puisqu'on te vit un jour,
De parents affligés prendre en pitié l'amour.
Si tu ressuscitas un fils pour une veuve,
De mon front, tu sauras détourner cette épreuve.
Moi, je n'ai plus d'époux, et tu ne voudras pas,
Que mon cœur soit brisé par leur triple trépas.

GABRIELLE

Oh ! non, ma mère, Oh ! non ! DIEU gardera mes
[frères,
Leurs chefs sont courageux, sans être téméraires.

MADAME DE BRIÈRE

En Charette, Sonis met son dernier espoir.

GABRIELLE

C'est dans le DIEU du ciel. Il me semble le voir,
Quand avec d'autres chefs, pendant le sacrifice,
Par le sang du Sauveur, il se rendait propice
Celui qui tient en main le glaive des combats.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Les soldats et leurs chefs, calmes, priaient tout bas . .
Quand ils furent nourris de la divine hostie,
Une flamme d'amour de leur cœur est sortie.
Ils semblaient des héros, tant ferme était leur pas,
— *Avec Dieu dans son cœur, on ne recule pas.*
Disait bien haut Sonis. — Qu'importe si l'on tombe,
Notre immortalité naîtra de notre tombe,
Répondaient ces chrétiens.

MADAME DE BRIÈRE

Ah ! que leur cœur est grand !
Mais voici que déjà l'angoisse me reprend.
O Loigny ! verras-tu leur dernière journée !

GABRIELLE

Si de gloire, la France est enfin couronnée ?

MADAME DE BRIÈRE

Ne m'interroge pas... Prions... entends ce bruit.
(*De sourds grondements se font entendre ; des éclairs
plus brillants sillonnent l'horizon.*)

GABRIELLE

Est-ce enfin l'Allemand qui recule et s'enfuit ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

SCENE VII

LES MEMES, MARIE

MARIE

Victoire !

GABRIELLE

Les Prussiens vaincus enfin s'arrêtent ?
Sans doute, à les chasser, les zouaves s'apprêtent ?

MARIE

Oui ! Quand Sonis vers eux soudain s'est approché :
— Votre drapeau, dit-il, doit être détaché ;
En avant, mes amis ! défendez-en la gloire ;
Qu'il flotte ; dans ses plis, il porte la victoire ;
Vive la France et DIEU ! Loigny doit être à nous. —
Un instant Verthamon se met à deux genoux,
Soulève son képi, de la croix fait le signe,
Enfin du Sacré-Cœur on voit briller l'insigne.
Les zouaves lui font une escorte d'honneur.
Sur leur front découvert, rayonne le bonheur.
— Ah ! nous allons montrer, qu'il existe des hommes
Et de cœur, et de foi, zouaves, nous en sommes. —

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Troussures ajoutait : — Mon général, merci,
De vouloir nous mener à telle fête ainsi. —
Ils ont jeté deux cris ; deux mots de délivrance :
— Vive le Pape-Roi, marchons, vive la France ! —

MADAME DE BRIÈRE

A cette heure, où sont-ils ?

MARIE

Dans Loigny retranchés
Ils tirent, à tout coup les Prussiens sont touchés.

GABRIELLE

Et que fait notre armée ?

MARIE

Elle tremble, elle hésite.

GABRIELLE

Pour un soldat français, voir le courage excite !

MARIE

Soldats improvisés, mais ils ne savent pas,
Nos mobiles tremblants, où diriger leurs pas.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

SCENE VIII

LES MEMES, UNE PAYSANNE,
(*on pourrait mettre une cantinière.*)

LA PAYSANNE

C'est bien vous, n'est-ce pas, Madame de Brière?

MADAME DE BRIÈRE

Où, ma bonne !

LA PAYSANNE

Amenez ces enfants en arrière,
Avec tous les secours utiles aux blessés.
Beaucoup meurent là-bas, qui ne sont pas pansés.

GABRIELLE

Mais enfin la bataille?

LA PAYSANNE

Elle est encor perdue !
Comme toujours, hélas ! notre armée est vendue !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME DE BRIÈRE

O mon DIEU ! Mes enfants !

LA PAYSANNE

Un zouave m'a dit...
Mais je ne puis parler... mon cœur est interdit...
Venez plutôt, Madame...

MADAME DE BRIÈRE

Oh ! mes chers fils !

LA PAYSANNE

Je pense
Qu'ils ont du paradis la juste récompense,

MADAME DE BRIÈRE

Ils sont morts ?

LA PAYSANNE

Le zouave en deux mots m'a conté
Comment, pour leur drapeau, tous trois avaient lutté.
Sur lui se dirigeait la balle meurtrière,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Il s'inclinait toujours, et toujours la bannière
Couvrait de ses plis blancs le sol qui rougissait.
Le zouave mourant au vivant la passait.
Le premier, Verthamon fièrement la déplie ;
Mais l'étendard échappe à sa main affaiblie,
Il est blessé... Repris par les deux de Bouillé,
Avec son fils, le père est pour lui mitraillé.
Vos enfants étaient là, Madame ; ils s'enlacèrent,
Puis auprès du drapeau, tous les trois se pressèrent.
— Ma mère, dit l'aîné tenant son étendard ;
Il n'est plus : mais son frère, à côté, sans retard,
Appuyant à ses pieds le mourant qu'il embrasse,
Se relève, et prouvant qu'il est de même race,
Montre le Sacré-Cœur comme un rayon de feu.
Il succombe à son tour criant : — Patrie ! Adieu ! —
Enfin c'est le troisième. Il reçoit deux blessures
Mais il reste debout... ses mains fermes et sûres
Font flotter devant tous son emblème divin.
Le canon retentit, un éclat d'obus vint ;
Il se raidit encore, et malgré sa souffrance,
On entendit ces mots : — Vive Rome et la France ! —
(*Moment de silence. Les trois femmes tombent à genoux*)

MADAME DE BRIÈRE, *lentement et regardant le ciel.*

J'adore tes desseins, DIEU, tels que tu les fis ;
Mais je pleure deux fois : la France..... et mes trois
[fils.]

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

GABRIELLE

O ma mère !

ANGÈLE

Oh ! Madame !

MADAME DE BRIÈRE

Et la France est vaincue.

ANGÈLE

Du forfait maternel, moi je suis convaincue.

(Toutes après un instant se relèvent et demeurent en silence, le front incliné.)

LA PAYSANNE

Ah ! quel jour de malheur ! et quel combat maudit !
La bannière...

GABRIELLE

Oh ! parlez.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

LA PAYSANNE

Plusieurs soldats l'ont dit...
Le drapeau de Charette...

GABRIELLE, *joignant les mains.*

Oh ! DIEU !

LA PAYSANNE

J'ai cru comprendre
Qu'à Loigny, les Prussiens avaient osé le prendre.

SCENE IX

LES MEMES, SŒUR MARTHE

SŒUR MARTHE

Mademoiselle Angèle ?

ANGÈLE

Ah ! ma Sœur, me voici.

SŒUR MARTHE

Une femme blessée, et qui meurt près d'ici,
Prononce votre nom sans cesse en son délire.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

C'est ma mère, ô mon DIEU !

SŒUR MARTHE

Nous l'entendons maudire
Et Sonis, et Charette, et les soldats français.
Elle verse des pleurs quand cesse son accès.
— Allez chercher ma fille, et qu'elle me pardonne,
Allez, je vais mourir, il faut que je lui donne
Cet or que j'ai gagné pour elle. —

ANGÈLE

Oh ! non, Seigneur !
Son or, je n'en veux pas, c'est l'or du déshonneur.
Mais, ma Sœur, je vous suis.

MADAME DE BRIÈRE

Et je vous accompagne
Mes enfants sont là-bas, tombés dans la campagne.
Vous me les avez pris, mon DIEU, je puis pleurer
Sur leur tombe où je veux en vous seul espérer.

ACTE TROISIEME
VICTIMES ET MARTYRS

ACTE TROISIEME

Le théâtre représente une salle de travail au presbytère de Loigny. Une porte communique avec un salon. C'est la nuit. Un flambeau est allumé. Quelques gravures ornent les murs. Un crucifix est placé sur une table.

SCENE PREMIERE

MARIETTE, GABRIELLE

MARIETTE

Il dort, le général. Seigneur, quel caractère !
Pas une plainte ! et quand je le voyais se taire
Sous les coups de l'acier tout rouge de son sang,
Quand mon maître était là, troublé, le bénissant ;
Moi qui fus le témoin de tant de morts bénies,
Avec mon saint curé qui vis tant d'agonies,
Je pâlais... Des pleurs s'échappaient de mes yeux ;
Mais Sonis, lui, toujours semblait sourire aux cieux.
Il disait doucement : — *Docteur, soyez habile,*
Conservez une part de mon membre débile,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

*Pour que je puisse encor monter sur un cheval,
Et défendre la France. — Et le fier général
Invoquait le Seigneur comme dans une église...
Cette sainte prière alors l'immobilise.
On l'endort... Il voit DIEU, même dans son sommeil ;
Et son sang coule à flots, sur le drap blanc, vermeil.
Seigneur JÉSUS ! Et lui si beau, si grand naguère
N'est plus qu'un mutilé... Quelle terrible guerre !
A son réveil paisible, et souriant aussi,
Il dit au médecin : — *C'est fait, major, merci.* —
Et deux mille blessés sont dans le presbytère
Et l'église... sans linge, étendus sur la terre.
Charette, Cazenove, et Verthamon, du Bourg,
Et d'autres moins blessés qui remplissent le bourg.
Mademoiselle et vous ?*

GABRIELLE, *avec l'accent de la prière.*

Oh ! moi, Seigneur, j'envie
Mes trois frères dormant dans leur cercueil, sans vie.
J'aurais voulu, comme eux, à votre cœur m'offrir,
Et pour sauver la France et leur drapeau, mourir.
(Après un instant.)
Mais que dis-je?... Oh ! non, non... Et ma mère à
[cette heure !
Elle qui vous donna ses fils,... et qui les pleure...
Voudrais-je auprès de vous partager leur bonheur
Et seule, sans amour, la laisser, ô Seigneur ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Non, je prendrai ma part du fardeau qui l'opprime,
Et j'en rendrai moins lourd le poids par ma tendresse.
(Après un instant, avec une vive expression de douleur.)
Avec elle, marchant dans les sillons glacés,
Nous cherchions au milieu des morts et des blessés,
Mes frères, ses enfants... Soudain sa main brûlante
Toucha la mienne... et puis je la vis chancelante :
— Regarde, me dit-elle. — Ils étaient là tous trois,
L'un sur l'autre tombés, sanglants, raides et froids.
Je crus comme eux alors mourir... Agenouillée,
Ma mère contemplait leur figure souillée
Par la neige et le sang qui les avaient couverts.

MARIETTE

Faut-il croire, ô JÉSUS, les hommes si pervers !

GABRIELLE

De leur main doucement ôtant enfin leurs armes,
Elle unit sur leurs fronts les baisers et les larmes,
Et moi, j'étais près d'elle et serrais dans mes bras,
Celui qu'elle quittait en l'appelant tout bas.
Quel tableau douloureux ! mais puis-je le décrire ?...
Mes frères, dans la mort, je les voyais sourire,
Si doux étaient leurs traits que je croyais parfois
Qu'ils prononçaient mon nom, que j'entendais leurs
Hélas ! ils ne sont plus !... [voix.]

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MARIETTE

Au ciel, DIEU les couronne ;
Songez que des martyrs, ils occupent le trône,
Et quand vous partirez de ces tristes séjours...

GABRIELLE

Moi ! Partir ! Aux blessés je consacre mes jours.
A Loigny, des Français endurent la souffrance
Je dois les consoler si j'aime encor la France.

MARIETTE

Vos frères?...

GABRIELLE, *montrant la porte du salon.*

Ils sont là, dans leur dernier repos.
Et puisque devant vous, ils furent des héros,
Je vous demande, ô DIEU, comme suprême grâce
De rester digne d'eux en marchant sur leur trace.
Ma douleur est à moi, je puis la dominer ;
A la France est mon sang, je dois le lui donner.

MARIETTE

Vos frères, je comprends qu'intrépides et braves,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Sous le drapeau du CHRIST, ils soient morts en
Ils avaient votre cœur. [zouaves.

GABRIELLE

Oh ! non, plutôt la foi.

MARIETTE

Comme leur général.

GABRIELLE

Lui ! DIEU seul est sa loi.

MARIETTE

Si vous saviez ?

GABRIELLE

Parlez.

MARIETTE

La chose est douloureuse.

GABRIELLE

Oh ! dites.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MARIETTE

Que son âme est grande et valeureuse !
La sienne, et celle aussi de ceux qu'il commandait.

(Après un instant.)

Froide et morne, la nuit dans le ciel s'étendait...
Voilà soudain qu'il neige... Assis contre une selle,
Le général blessé perd son sang qui ruisselle ;
Quand une voix s'élève en des adieux bénis,
Et Troussures est là, mourant près de Sonis.
Un Prussien apparaît, sombre, haineux, féroce.
Il regarde... son bras se lève... un coup de crosse,
Sur la neige sans vie est tombé le martyr.
Et l'infâme Allemand ose, avant de partir,
De ses deux mains toucher la victime qu'il fouille,
Et de ses souvenirs, sans honte, il la dépouille.
Puis il s'en va plus loin... Deux zouaves blessés
Se traînent vers Sonis ; mais j'en ai dit assez :
Si Monsieur le Curé rentrait au presbytère !

GABRIELLE

Oh ! non ! continuez !

MARIETTE

Le sang couvrait la terre
Sur laquelle gisait le vaillant officier.
Il aurait pu se plaindre, il ne sut que prier.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Aux zouaves pleurant, il parla d'espérance,
Du bonheur éternel, du CHRIST et de la France.
Et ceux-ci qui sentaient leur force remonter,
Purent en chancelant, tous les deux le quitter.
Mais un Allemand vint, l'un et l'autre le virent
S'approcher de Sonis ; alors il le suivirent.
Ils avaient peur ; mais lui, pris de vive pitié,
De sa gourde au héros, il donna la moitié,
Avec un mot français, le seul qu'il savait dire :
— *Camarade* ; — Et l'on vit le général sourire.

GABRIELLE

Est-ce tout ?

MARIETTE

Oh ! non, non, écoutez ce qui suit,
Car mon maître a pensé que pendant cette nuit,
Où le bon général resta sous le ciel sombre,
Pendant que les blessés mouraient tous seuls, dans
[l'ombre,
Notre-Dame apparut, dans sa pure beauté,
Pour lui montrer quel trône il avait mérité,
Si douce était sa voix, si tendre sa caresse,
Que Sonis oublia ses maux et sa détresse,
Et qu'à ceux qui venaient enfin le secourir
Il dit : — *Ah ! maintenant je commence à souffrir.*
Vous pleurez ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

GABRIELLE

Le drapeau ! qui vit tant de courage,
Peut-être, en cet instant, notre ennemi l'outrage,
Et sa profane main souillant le sang français,
Sur votre cœur, ô DIEU, se livre à mille excès.

MARIETTE, *joignant les mains.*

Ciel !

GABRIELLE, *avec l'accent de la prière et de l'angoisse.*

Pourquoi cette honte ? et la France meurtrie,
N'est-elle pas assez déchirée et flétrie ?
Cessera-t-elle enfin, sous de nouveaux revers,
De tenir, devant vous, son rang dans l'univers ?

SCENE II

GABRIELLE, MARIETTE, SŒUR MARTHE

SŒUR MARTHE, *émue.*

Mademoiselle !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

GABRIELLE

O ciel ! que venez-vous m'apprendre ?
Est-ce un nouveau malheur?... Il ne me peut sur-
[prendre ;
O mon DIEU ! je suis vôtre, en m'offrant une croix,
Sur moi, vous n'exercez que les plus justes droits.
Ah ! si vous écoutiez ma voix quand je vous prie.
Que sont mille douleurs pour sauver la patrie ?

SŒUR MARTHE

Mais non, Mademoiselle, et cessez de trembler.
Dans vos chagrins profonds, DIEU veut vous consoler.
Un zouave arrivé jusqu'à nous, sans blessure,
Croyant le presbytère une demeure sûre,
A dit au saint pasteur : — Le général ? — Vivant,
Répond le prêtre. — O joie !... Et voyez... — Soule-
Son vêtement couvert, et de sang, et boue : [vant
— Ils ne l'ont pas... vingt fois, il me mirent en joue ;
Mais pouvais-je mourir avec un tel fardeau ?
Il est à nous ; je l'ai, le voici,... mon drapeau !

GABRIELLE

Celui du Sacré-Cœur ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

SŒUR MARTHE

Son étoffe sacrée
Apparaît par la balle et l'obus déchirée,
Et le sang des Français trace en rouge sillon,
Autour du Sacré-Cœur, un noble médaillon.

MARIETTE

Et vous savez le nom de celui qui l'apporte ?

SŒUR MARTHE

Il me l'a dit lui-même en franchissant la porte :
—Je suis le Parmentier, ma Sœur... Je puis mourir
Et ma mère est là-bas à prier, à souffrir ;
Écrivez-lui pour moi, dites-lui que ses larmes
M'ont gardé :... mais, ma Sœur, je possède des armes ;
Quand c'est moi qui portai ce drapeau, le dernier,
Par les Prussiens voudrais-je être fait prisonnier ?
Je retourne au combat.

GABRIELLE

Que le Seigneur le garde !
Mais le drapeau ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

SŒUR MARTHE

Là-haut, Sonis qui le regarde,
Enferme avec sa foi son âme en son baiser.

MARIETTE

Ah ! lui, c'est un martyr, Seigneur ; il peut l'oser.

GABRIELLE

Son amour ennoblit le plus pur sang de France ;
Mais ma mère, elle aussi, qui, malgré sa souffrance,
Forte se tient debout près des cercueils glacés ;
Où ses fils, par ses mains, ont été déposés,
Est digne de porter à sa lèvre chrétienne
L'étoffe que la mort de mes frères fit sienne.

MARIETTE

Et vous ne craignez pas d'augmenter sa douleur ?

GABRIELLE

La mort pour la patrie, est-ce donc un malheur?...
Qui l'oserait penser !

SŒUR MARTHE

Quelqu'un frappe.

(Elle va ouvrir.)

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

SCENE IV

LES MEMES, ANGÈLE

ANGÈLE

J'amène
Une femme,... pitié, ma Sœur, soyez humaine.
(Elle rentre et, apercevant Gabrielle, elle recule avec effroi.)
Mademoiselle... Oh ! vous !... je m'éloigne !... par-
[don !

GABRIELLE

Angèle !

ANGÈLE

Oh ! non ! adieu !

GABRIELLE

Pourquoi cet abandon ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Ma mère !... pour de l'or, ils ont pu la séduire ;
Et comment près de vous qui pleurez, la conduire ?
Mais à l'honneur unir la honte est odieux...
Vos frères ?

GABRIELLE, *montrant le salon.*

Ils sont là !

ANGÈLE

Vivants !

GABRIELLE

Oui ! dans les cieux.

ANGÈLE

Tous les trois ? Oh ! c'est vrai ; mais quelle horrible
[chose !

GABRIELLE

Non, triste seulement !...

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Et vous voulez que j'ose
Voir votre noble mère, en pleurs, les appeler.
Et pour la mienne, hélas ! à chaque instant trem-
[bler !

GABRIELLE

Oui, tous les trois sont morts ; mais dans ma foi je
[pense
Qu'ils recevront des saints la juste récompense ;
Et quand dans son beau ciel, DIEU va les couronner,
Alors ne puis-je pas en leur nom pardonner ?
N'êtes-vous pas ma sœur, Angèle ? et je vous aime,
Amenez votre mère.

ANGÈLE

Oh ! non, elle blasphème,
Au lieu d'être avec moi résignée à souffrir,
Même devant la mort, je ne puis l'attendrir.
Dans mes bras, sur mon cœur, vainement je la presse,
Elle reste insensible à toute ma tendresse.
S'en irait-elle ainsi dans son éternité ?
Tout espoir de pardon lui serait-il ôté ?
Son crime, est-il celui qui rend inexorable
Un Sauveur que l'on vit aux pécheurs secourable ?
(Elle s'agenouille, et d'une voix déchirante.)
Par le sang des martyrs que j'invoque à genoux
Seigneur, je suis sa fille, ayez pitié de nous.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

GABRIELLE

Je vais prier aussi... mais j'entends...

ANGÈLE, *toujours à genoux.*

C'est Madame.

SCENE V

LES MEMES, MADAME DE BRIÈRE

ANGÈLE

Pardon !

MADAME DE BRIÈRE

Vous, mon enfant !

ANGÈLE

Sauvez, sauvez son âme.

Ma mère !

MADAME DE BRIÈRE

Elle n'est plus ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Elle meurt près d'ici.

MADAME DE BRIÈRE

Et vous l'abandonnez ?

ANGÈLE, *se relevant.*

Madame, oh ! non, merci.
Auprès d'elle, je cours ; elle est si malheureuse !
(*Angèle sort.*)

GABRIELLE

Sous le poids d'un forfait la mort doit être affreuse,
D'un crime, le remords doit faire tant souffrir,
Que mourir avec lui ; mais c'est deux fois mourir !

MADAME DE BRIÈRE

Oui, ma fille, et toujours, garde ton innocence !

GABRIELLE, *montrant le salon, puis sa mère.*

Je n'oublierai jamais leur mort... et ma naissance.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

SCENE VI

LES MEMES, SŒUR MARTHE, *portant le drapeau sans hampe.*

LA SŒUR

Madame !

MADAME DE BRIÈRE ET ANGÈLE

Le drapeau !

MADAME DE BRIÈRE, *prend le drapeau et le contemple.*

Cette fois, par mes pleurs,
Je ne redoute plus d'en flétrir les couleurs.

(Après un instant.)

Du sang ici... du sang partout... et les morsures
Des balles ressemblant à de rouges blessures.
Là ! dans mes mains... il est comme les corps meur-
[tris
De mes enfants... Comme eux, il a presque un souris,
Dans ses plis rayonnants autour de cet emblème
Qui rappelle du CHRIST le cœur et l'amour même.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

(Elle met le drapeau sur son cœur, puis sur ses lèvres.)

Et sur ma lèvre, j'ose, ô drapeau, te presser !...
C'est tout ce que je puis de mes fils embrasser.

(Après un instant.)

Toi, pour mon cœur de mère, ô relique sacrée,
Par les chrétiens longtemps tu seras vénérée ;
De mes enfants demain séparée à jamais,
Avec leur souvenir, je vivrai désormais.

(Après un instant contemplant le drapeau.)

Mais non, drapeau divin, tu parles d'espérance,
Et quand le cœur du CHRIST endura la souffrance,
Il voulait dire à ceux qui souffrent ici-bas,
Pour acheter ma gloire, il vous faut les combats.

(Avec un vif sentiment de foi.)

Et mes fils sont vivants d'une éternelle vie !
J'adore et je le crois... Quand je leur suis ravie,
Je place, dans ma foi, du DIEU qui les reprend.
Avant tout autre amour, l'amour saint, pur et grand !
De la mort qui les frappe adorant le mystère,
Je sais qu'ils ont laissé l'exil de cette terre,
Mais qu'à mon cœur sans cesse, ils resteront unis ;
Tels étaient vos décrets, mon DIEU : je les bénis !

GABRIELLE

Mon héroïque mère.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME DE BRIÈRE, *montrant le drapeau.*

Et cette triple tache !...

(Après un moment.)

Prends ce lambeau sanglant que pour toi je détache.

(Madame de Brière donne à Gabrielle un petit morceau du drapeau.)

GABRIELLE, *pressant le morceau de soie sur son cœur.*

O mon DIEU !

MADAME DE BRIÈRE

Mon enfant, ce drapeau précieux,
Comme la croix du CHRIST, est sacré pour les cieux
Car tu ne le sais pas ; mais dans toute oriflamme
Que choisit librement un peuple, vit une âme :
L'âme de la patrie, et par elle un drapeau,
Quand il conduit ce peuple, est toujours saint et beau.
Et de la nation, il renferme l'histoire,
Et mourir sous ses plis devient si méritoire
Qu'on nomme des héros, ceux qui pour le garder,
De sang-froid, à la mort osent se hasarder.

(Montrant le drapeau.)

Pour ce noble étendard, le souffle qui l'anime,
Vient de notre pays vaincu, mais magnanime,

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Et qui perd ses enfants, en gardant sauf l'honneur,
Il vient aussi de vous, par l'Église, ô Seigneur !...

(Elle tend le drapeau à Gabrielle.)

Tiens, ma fille, prends-le, que ta lèvre se pose
sur le Cœur de JÉSUS !

*(Gabrielle saisit le drapeau ; l'embrasse longuement,
et le remet à sa mère.)*

Maintenant qu'il repose
Sur les corps de mes fils dont le sang l'a taché.
Hélas ! dans un cercueil, chacun d'eux est couché.

(Moment de silence.)

Et demain !... Viens, ma fille...

(Elle va pour sortir.)

GABRIELLE

Écoutez.

MADAME DE BRIÈRE

C'est Alice.

Reste, je vais prier pour que son cœur faiblisse,
Et que DIEU, sur ce cœur, reprenne enfin ses droits.

(Elle lui indique le crucifix qui est sur la table.)

Et toi, sans crainte, enfant, montre-lui cette croix.

(Elle sort avec le drapeau.)

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

SCENE VII

GABRIELLE, ANGÈLE, MADAME ALICE
(*qui porte avec peine une petite valise.*)

MADAME ALICE, *d'un air égaré, parlant avec effort et parfois avec la vivacité de la fièvre.*

Où donc me conduis-tu ?... Je chancelle comme ivre...
(*Elle se laisse tomber dans un fauteuil et met sa valise auprès d'elle.*)

Mais je brûle... Ah ! mourir... non... non... moi je
[veux vivre.

Avec tous mes trésors, j'ai traversé les rangs
De ceux qui m'ont blessée... et j'ai dix mille francs.
(*Avec un geste de terreur montrant la plaine.*)

Ils sont là, mutilés... comme en un ossuaire...
Si nombreux... Et la neige est sur eux un suaire
Tout blanc qui les recouvre avec d'horribles plis.
De cadavres sanglants, je vois les champs remplis.
Moi ! Je les ai tués...

(*Après un instant.*)

Et mon or !... La fortune
D'où qu'elle vienne, enfant, jamais n'est importune...
Oh ! mais je souffre encore... Et je tremble ! et j'ai
[peur !...

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

Peur de quoi?... je suis riche ! Oh ! là !... le mal
[trompeur
Va-t-il me terrasser, maintenant que je porte
De quoi faire l'aumône à qui frappe à ma porte ?
Car je veux être bonne et secourir la faim.
Toujours... O feu brûlant !... verrai-je donc ma fin ?
Par une balle ainsi, faudra-t-il que je meure?...
Non ! Je ne le puis pas, je n'ai plus de demeure.
On me jetterait là, sous la terre, sans nom.
Sans tombe, sans cercueil ; mourir ainsi... non, non.
Et tu ne le veux pas ? parle, dis ta pensée...

ANGÈLE

Mère, je crains.

MADAME ALICE

Pourquoi ?

ANGÈLE

Vous êtes si blessée,...
Si DIEU vous appelait ?

MADAME ALICE

Tu ne me caches rien.
Et déjà, tu voudrais hériter de mon bien ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE, *avec vivacité.*

Votre argent ! non jamais !

MADAME ALICE, *avec un rire douloureux.*

Ah ! Ah ! tu le méprises ;
Et pourtant tu verras nos voisines surprises
Quand je ferai bâtir ma nouvelle maison,
Le printemps pour construire est la bonne saison.
Oh ! ciel !... quelle torture !... Oh ! mon cœur !... O
[ma tête !

ANGÈLE

C'est DIEU qui vous attend.

MADAME ALICE

N'en parle pas... arrête ;
Mais quand on a de l'or, est-ce qu'on doit mourir ?
Ah !... des frissons glacés ! Cela !... c'est trop souffrir !

GABRIELLE, *s'approchant avec le crucifix.*

Madame ! au nom du ciel !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE, *avec effroi et mettant la main sur sa valise.*

Oh ! vous !... dehors !... Leur rendre
Mon or... jamais... fuyons... elle voudrait le prendre.
(Elle fait quelques efforts ; puis reprend avec angoisse.)
Mais non !... toujours marcher... sur la neige dor-
[mir !...

Dans une sombre nuit, sous la bise frémir !
Et lui Sonis là-bas... Un zouave lui nomme
Sa mère... alors il meurt sur le cœur de cet homme.
(Avec un cri.)

Je l'ai vu !...
(Elle s'arrête et dit avec lassitude d'une voix calme.)
Là ! je sens que tout en moi s'endort ;
Je suis mieux, mon enfant ; mais veille, j'ai de l'or.
(Elle s'évanouit.)

ANGÈLE, *pressant les mains de sa mère.*

Est-ce la mort ? grand DIEU ! non, je vous en supplie,
Qu'elle ne parte pas avec cette folie.

GABRIELLE, *offrant le crucifix à Angèle qui le prend.*

Prenez le crucifix, mettez-le sous ses yeux ;
Faites-le lui baiser en lui montrant les cieux.
(Elle remue madame Alice.)

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE, *revenant à elle.*

Oh ! vous me faites mal.

(*Apercevant le crucifix, avec une sorte de terreur.*)

Mais qu'est-ce !... ah ! cette bouche !
Et ce front tout sanglant !... Et ma lèvre le touche !...
Et ce cœur entr'ouvert !... Vous ne savez donc pas
Que pour trente deniers le CHRIST eut un Judas ?
Il fut pauvre, JÉSUS !

ANGÈLE

Oui ! parce qu'il vous aime.

MADAME ALICE

Le CHRIST !... il m'aime, et moi...

ANGÈLE, *lui mettant doucement la main sur les lèvres.*

Non, non, plus de blasphème.

MADAME ALICE

Il nomme notre argent : mensonge, vanité ;
Et moi, je ne veux plus de notre pauvreté.
Ote-le.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE

Par pitié !

MADAME ALICE

Non !

ANGÈLE

Vous étiez naguère
Si croyante, si bonne !

MADAME ALICE

Avais-je vu la guerre,
Et ma maison brûler ?

ANGÈLE

Ah ! ma mère ! Et la mort ?

MADAME ALICE

Je n'en veux pas.

ANGÈLE

Oh ! si !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE, *avec égarement.*

C'est du feu qui me mord.

(A Gabrielle.)

Et vos frères là-bas qui dorment sous la neige.

GABRIELLE, *montrant le porte du salon.*

Ils sont ici... tout près... et ce toit les protège.

MADAME ALICE, *a Angèle.*

Écarte alors ce CHRIST... s'il devait pardonner.

Il n'aurait pas voulu, dans ce lieu, m'amener.

GABRIELLE

Le sang pur des martyrs sera votre défense.

MADAME ALICE

Il est des cœurs dont rien ne peut laver l'offense !

ANGÈLE

Oh ! ne le pensez pas ! quand le CHRIST a prié

Même pour les bourreaux qui l'ont sacrifié.

Ma mère, il en est temps, baisez la croix divine.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE

Laisse-moi... Tes projets, ah ! va ! je les devine,
Tu veux me convertir... Plus tard... Pour le moment,
Je veux garder mon or, aide-moi seulement
A quitter au plus tôt cette sombre demeure.

ANGÈLE

Je vous en prie.

MADAME ALICE

Ici, tu voudrais que je meure ?
Quand je les ai vendus,... ô honte !... Je ne puis...
Et ne savent-ils pas, tous les trois, qui je suis ?

GABRIELLE

Ils prient plutôt pour vous dans la gloire éternelle.

MADAME ALICE

Pour moi !... prier !... Oh ! non ! Je fus trop crimi-
[nelle.

GABRIELLE

Au nom de votre fils ?

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE

Il souffre aussi là-bas ;
Mais il n'aura pas vu ces terribles combats.
(Elle regarde Angèle.)
Tu pleures ?

ANGÈLE

Et le ciel ?

MADAME ALICE

Ah ! là-haut !

ANGÈLE, *approchant le crucifix.*

Et votre âme ?

MADAME ALICE

Mon âme ?

ANGÈLE

Pensez-y, c'est DIEU qui la réclame.

MADAME ALICE

Non.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

GABRIELLE, *ouvrant la porte du salon.*
(*On aperçoit les cierges qui brûlent dans la chapelle ardente, Madame Alice se retourne et joint les mains avec effroi.*)

Ma mère !

SCENE VIII

LES MEMES, MADAME DE BRIÈRE, *portant le drapeau du Sacré-Cœur.*

MADAME DE BRIÈRE

Je viens !

MADAME ALICE

Oh ! ne m'approchez pas.
(*Elle fait un mouvement pour se relever.*)
Mon DIEU ! je suis perdue et ne puis faire un pas.
Mais que demandez-vous ?

MADAME DE BRIÈRE, *montrant le drapeau.*

Voyez !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE

Cette bannière !
(*Elle se voile les yeux de ses mains.*)

MADAME DE BRIÈRE, *après un instant et grave.*

Madame, vous touchez à votre heure dernière.
(*Montrant le salon dont la porte est restée entr'ouverte.*)
Ici, sur les cercueils de mes fils, j'ai pleuré,
Je les avais couverts de ce drapeau sacré,
Du sang, le sang des miens tache sa couleur blanche,
Alice, je suis mère, et vers vous, je me penche
Pour vous dire en mon nom, comme au nom du Sei-
[gneur :
C'est dans le repentir que l'on refait l'honneur.

MADAME ALICE

Vous me pardonneriez ?

MADAME DE BRIÈRE

Oh ! oui, je vous pardonne ;
Mais moi, je ne suis rien ; c'est notre DIEU qui donne
La grâce qui détruit les traces du péché.

MADAME ALICE

DIEU !

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

ANGÈLE, *montrant le crucifix.*

Mère, sur la croix, pour vous, il est couché !

MADAME ALICE

Pour moi... mais j'ai vendu mon pays, notre France ;
Comment de mon pardon puis-je avoir l'assurance ?

MADAME DE BRIÈRE

Le sang efface tout !... baisez le crucifix.

MADAME ALICE, *dans une scène muette, demeure d'abord absorbée en elle-même. Elle regarde ensuite avec une sorte d'effroi les assistantes, sa fille, le crucifix, le ciel, enfin des larmes coulent de ses yeux, elle prend la croix et la baise longuement. Ce passage bien joué doit être très émouvant. En baisant la croix, elle doit dire :*

Mon DIEU !

MADAME DE BRIÈRE, *regardant le ciel.*

Merci ! Pour elle ont prié mes trois fils.
(Après un instant.)

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

MADAME ALICE, à Angèle.

Enlève cet argent, Angèle... oh ! comme il pèse !

*(Angèle prend la valise que sa mère avait placée
près d'elle et la dépose plus loin.)*

Je suis mieux... le drapeau ! donnez que je le baise.

(Elle embrasse le drapeau et le contemple.)

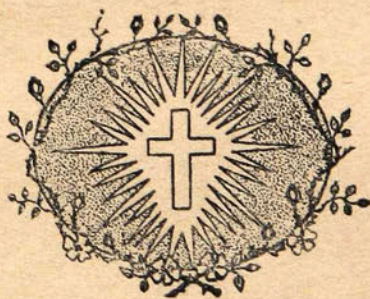
Ah ! le Cœur de JÉSUS !... puis du sang à l'entour...

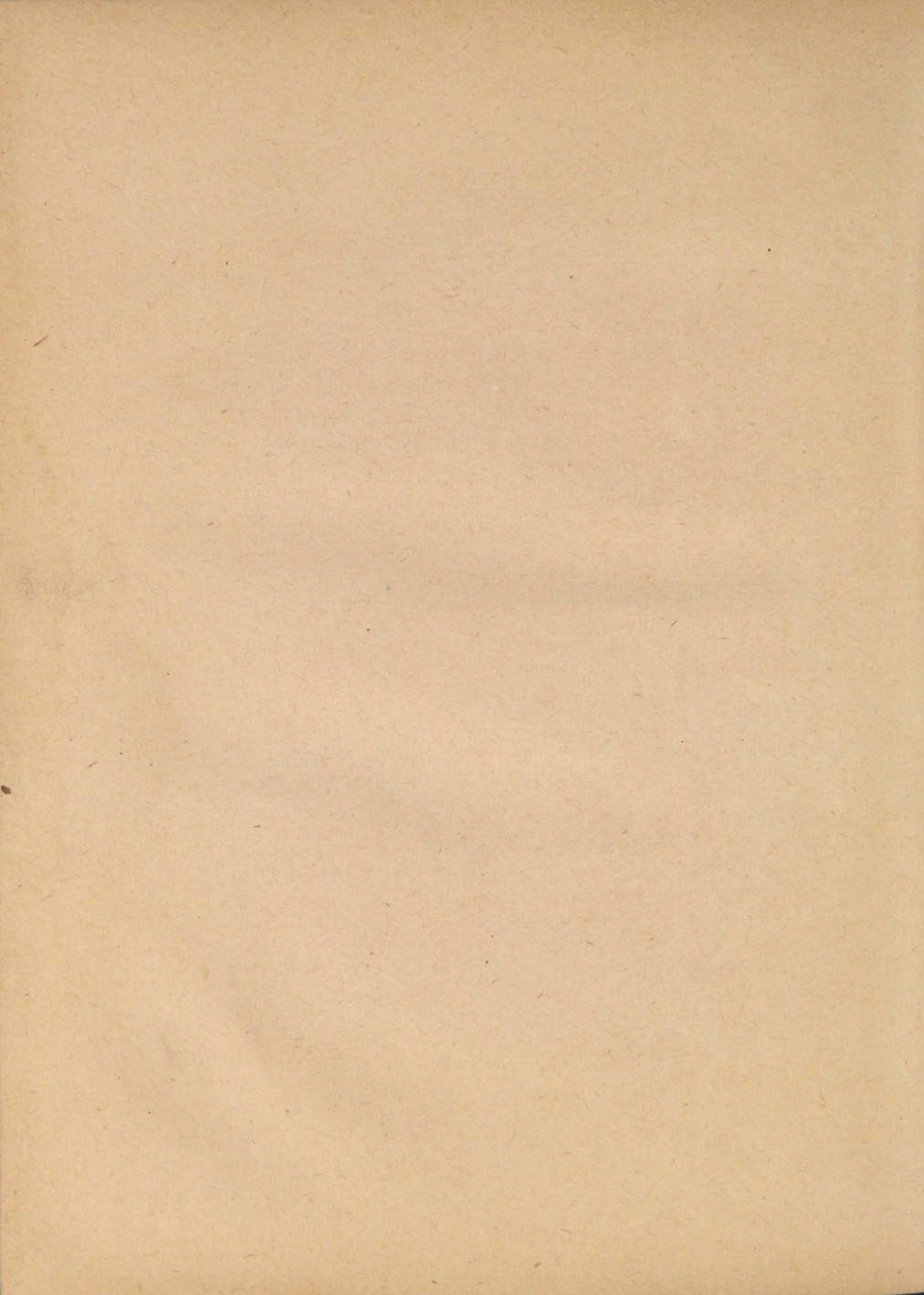
Et le mien coule aussi,... puis je pleure à mon tour.

(Après un moment.)

Oui ! c'est que devant DIEU bientôt je vais paraître...

Mon Angèle, pardon, cours me chercher un prêtre.





LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR

CANTIQUE AU SACRÉ-CŒUR

L'ÉPREUVE

JÉSUS, ô Fils de DIEU, nous cherchons sur la terre,
Un peu d'amour humain pour calmer nos douleurs ;
Quand des autels sacrés, tu créas le mystère,
Pourquoi loin de l'Hostie, aller verser des pleurs ?

O Cœur Sacré, que ta tendresse
Guérisse le mal qui m'opresse ;
Pour que je ne sois pas blessé,
Tu fus sur une croix par l'amour transpercé.

Souvent coulent pour moi des heures tristes, sombres ;
Je ne distingue plus où brille la vertu ;
Devant mes yeux tremblants le ciel se couvre
[d'ombres ;
Je ne puis plus prier tant je suis abattu.

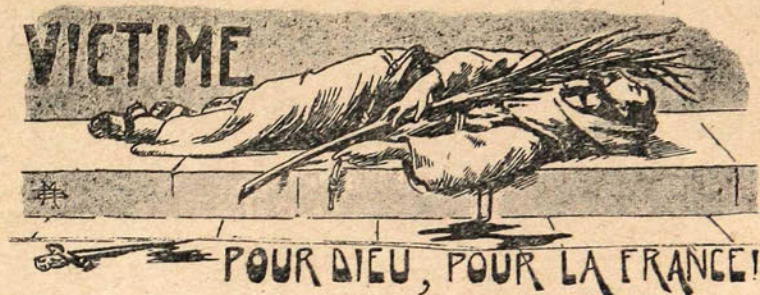
Avec toi je devrais boire dans ton calice,
Pour dire en vérité : Je suis à toi, mon DIEU !
Et que faut-il, hélas ! pour que mon cœur faiblisse ?
Comment, aux vains plaisirs, pourrai-je dire adieu ?

JÉSUS ! oh ! rends-moi fort, hélas ! contre moi-même ;
Montre-moi qu'en toi seul réside mon honneur ;
Et si plus que tout bien et plus que moi je t'aime ;
O ciel ! j'aurai trouvé le chemin du bonheur.

Militaires Franciscains

I

VICTIME POUR DIEU,
POUR LA FRANCE



R. P. MICHEL FABRE, O. F. M.

Massacré à Fez (Maroc), le 17 avril 1912.

La terre du Maroc est celle qui a bu les prémices du sang franciscain. L'Ordre des Frères Mineurs n'avait que onze ans d'existence et son saint fondateur y envoyait une première phalange cueillir la palme du martyre. En apprenant cette fin glorieuse, Saint François s'écriait " Je puis dire maintenant que j'ai cinq vrais Frères Mineurs."

C'était en 1220. Le fait se renouvela souvent au cours des siècles. Et voici qu'en 1912, un autre *vrai* Frère Mineur y répand aussi son sang comme pour consacrer la civilisation chrétienne qui semble se lever enfin sur l'empire chérifien. " C'est une loi établie, dit Bossuet, que l'Église ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants, et que, pour affermir ses droits, il faut

MILITAIRES FRANCISCAINS

qu'elle répande du sang." La toute jeune mission franciscaine *française* du Maroc vient de recevoir le baptême du sang dans la personne du P. Michel Fabre, O. F. M.

Le P. Michel Fabre naquit à Saint-Rome de Cernon (Aveyron), le 25 novembre 1880. Enfant du catholique Rouergue, à la foi robuste comme le granit de ses montagnes, il avait puisé avec le lait maternel, au sein d'une famille chrétienne, le don d'une foi inébranlable, d'une charité dont le dévouement s'étend jusqu'au sacrifice de la vie.

Tout jeune adolescent, il avait entendu une voix dire à l'oreille de son cœur : " Sors de ton pays, quitte ta parenté et la maison de ton père et va dans la terre que je te montrerai ". Docile à l'appel divin, il se rendit au petit collègue que les Frères Mineurs dirigeaient à Bordeaux en vue de leur recrutement. Il était alors âgé de douze ans.

Mais à mesure que son esprit s'ornait des sciences profanes, son cœur sentait s'affermir et se préciser ses désirs de perfection religieuse. C'était vers l'Ordre de Saint-François que le portaient ses aspirations. Aussi, à peine le cycle de ses études classiques terminé, sollicita-t-il son admission au noviciat que cet Ordre possédait à Pau. Ce fut le 12 août

MILITAIRES FRANCISCAINS

1898 qu'il revêtit l'habit de Saint-François. Ce que fut cette année de probation pour ce fervent novice, il est facile de le deviner. En conséquence, le suffrage unanime des Pères l'admettait à prononcer ses vœux simples le 15 août 1899.

Voilà le P. Michel enrôlé dans la milice séraphique. Son nom n'y était pas inconnu. Un de ses frères l'y avait précédé. Fruit précoce, lui aussi, dans le verger du Père de famille, il était entré dans la joie de son Maître, à l'âge de trente-cinq ans, au couvent franciscain du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. Actuellement une de ses sœurs est religieuse missionnaire en Grèce. Famille privilégiée que DIEU s'est choisie et sur laquelle il se plaît à répandre ses bénédictions !

Pau n'était pour notre jeune religieux qu'une étape du voyage que DIEU devait demander. Vinrent les jours de l'épreuve. Le vent de la persécution ne tardera pas à souffler en tempête, à fermer les maisons conventuelles, à en jeter les habitants sur la route de l'exil. Fribourg recueillera l'essaim dont faisait partie le P. Michel. C'est là qu'il se formera à la science nécessaire au prêtre et qu'il recevra l'onction sacerdotale. Ce fut le 11 août 1907 que la main de l'évêque le fit ministre de JÉSUS-CHRIST.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Mais avant de gravir les degrés de l'autel, il avait dû donner à la patrie, qui pourtant l'avait rejeté de son sein, les trois années de service militaire qu'elle réclamait alors de ses enfants. Trois ans de séjour dans l'atmosphère trop souvent délétère de la caserne, c'est une bien longue et bien dure épreuve pour un jeune religieux ; mais DIEU, qui le destinait à la vie des camps, voulut qu'il fit cet apprentissage de la vie de soldat. Il l'accomplit, soit à Lyon, soit dans les neiges des Alpes, dans l'esprit qui avait toujours été le mobile de son existence et, son congé expiré, il rentra dans son couvent aussi pieux, aussi humble, aussi pur qu'à sa sortie.

Revenu au milieu des siens et fait prêtre, il fut quelque temps professeur au Collège Séraphique du Petit-Rome, à Fribourg.

Bien des liens semblaient devoir l'attacher à l'hospitalière ville suisse. C'était là que, contraint de quitter sa patrie, il avait trouvé un asile sympathique, là qu'à son Université il avait complété ses études ecclésiastiques, là qu'il avait reçu le caractère sacré du sacerdoce, là qu'en instruisant les jeunes recrues de son Ordre, il avait fait ses premières armes. On ne doutait donc pas qu'il se consacrerait à l'apostolat de l'enseignement. Mais autres étaient les vues de DIEU. Il n'était pas encore arrivé au terme

MILITAIRES FRANCISCAINS

du voyage entrepris sous l'inspiration divine. Ce terme était le Maroc. Grande fut la surprise de ses Supérieurs quand il sollicita comme une faveur d'être envoyé, en qualité d'aumônier militaire, à l'armée d'occupation de cette terre infidèle. Il y eut un moment d'hésitation ; pourtant, reconnaissant en lui les signes d'une véritable vocation, on le laissa partir. Il s'embarqua le 30 mai 1911.

A peine arrivé sur le sol africain, il se dévoua, comme aumônier militaire, aux soldats blessés ou malades. Les chaleurs étaient accablantes, mais les difficultés sans cesse renaissantes, faites pour déconcerter un courage moins fortement trempé, demeureraient sans prise sur le sien. Simple et bon, il avait mille industries pour remonter le moral de ses chers hospitalisés. Un jour, par exemple, il rencontre un rengagé breton accablé de désespoir. La pensée qu'il allait sans doute mourir si loin de sa femme et de ses enfants le consumait. Notre aumônier s'emploie à le consoler et à le reconforter. Puis, s'asseyant à côté du malade, il fait une lettre de ses paroles fiévreuses et saccadées. La femme répond ; l'espérance renaît dans ce pauvre cœur. Au bout de quelques jours il était guéri et partait en congé, bénissant son sauveur.

Après quelques temps, le P. Michel fut envoyé de

MILITAIRES FRANCISCAINS

résidence à Fez ; il y séjournait depuis quelques mois quand éclata le terrible soulèvement qui devait faire couler tant de sang français. Les desseins de DIEU sont impénétrables : il s'était choisi une victime pure et aimante. Le saint religieux était prêt depuis longtemps pour le martyr : tout jeune, ambitionnant l'honneur de verser son sang pour JÉSUS-CHRIST, il avait demandé à ses supérieurs de l'envoyer en Chine. Martyr en Chine, il n'eût versé son sang que pour son DIEU ; martyr au Maroc, il le versera aussi pour la France.

Le soulèvement des Marocains à Fez, quoique de longtemps préparé en secret, éclata comme la foudre. Nous ne saurions mieux faire que de mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre si impressionnante dans sa brièveté que nous envoya l'un des témoins oculaires :

Fez, 2 mai 1912.

“ Les pensionnaires de l'hôtel de la Mission finissaient de déjeuner, quand, à 1 h. $\frac{1}{2}$, MM. Thébaud et Derougemont, qui déjeunaient dans une autre salle de l'hôtel avec des officiers instructeurs du tabor, vinrent nous annoncer que les Askris s'étaient révoltés en ville et que les officiers, prévenus, venaient de quitter l'hôtel et de monter à cheval.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Chacun se lève de table, et, avec nous, le P. Fabre. Nous étions rassemblés dans le jardin en discutant cette nouvelle, à laquelle personne n'attachait une très grosse importance, quand une vive fusillade, très près de nous, nous avertit de l'imminence du danger.

“ La propriétaire de l'hôtel, Mme Imberdis, se précipite pour fermer la porte, et, juste à ce moment, rentre le capitaine de Fabry, qui était poursuivi par des soldats révoltés. Mme Imberdis eut le temps de pousser la porte, et reçut au travers de celle-ci, une balle au ventre qui la tua.

“ En même temps, les assaillants enfonçaient la porte, et ce fut le sauve-qui-peut des Français qui étaient dans la cour, et dont très peu étaient armés de revolvers. Les uns couraient dans leur chambre prendre des armes, les autres se sauvèrent par la terrasse et purent se mettre en sûreté dans la maison d'un shérif voisin.

“ De l'autre côté de la cour, un groupe comprenant le P. Fabre, le sergent Gonaud, le sergent Aubert, le sergent Fillion, le brigadier Poitou, Émile Abollard et Léon Roehner monta dans la chambre par un petit escalier qui fermait seulement en bas par une porte fermant de l'intérieur. En mon-

tant nous avons tiré le verrou de cette porte. Nous achevions à peine de charger nos carabines, que les mutins l'enfonçaient déjà.

“ Nous étions à ce moment absolument désorientés par cette brusque agression, et quand le P. Fabre proposa de descendre pour essayer de calmer les assaillants, pas un de nous n'eut l'idée de l'en empêcher. Nous n'avons que cette excuse, mais nous regrettons tous de n'avoir pas gardé de force le Père avec nous.

“ Il descendit donc, et il se nomma aux soldats. Le brigadier Poitou, qui parle arabe, entendit les Marocains lui dire qu'ils ne lui feraient pas de mal, puisqu'il était marabout. C'est juste à ce moment que la porte céda. Nous n'avons pas entendu un cri, et c'est seulement le soir, à 5 heures, en tentant une reconnaissance, que nous avons trouvé son cadavre dans la cour, à 4 mètres de l'escalier. Il avait la gorge coupée et le corps percé de coups de poignards. Son habit avait été enlevé.

“ Nous avons dû rester tout ce temps sans avoir de ses nouvelles, car nous avons été assaillis de nombreuses fois dans notre refuge, et il était impossible de descendre. Nous avons toutefois bien vengé le P. Fabre, car nous avons tué tous ceux qui sont

MILITAIRES FRANCISCAINS

arrivés au haut de l'escalier. Après vingt-quatre heures de transes mortelles, nous avons pu enfin être dégagés par les tirailleurs, et nous sommes partis en emportant les cadavres du P. Fabre et de Mme Imberdis, qui ont été enterrés le soir même à l'hôpital militaire...

“ Je vous prie d'agréer...

LÉON ROEHNER,
négociant à Lyon.

Tout cela se passait à Fez le 17 avril.

Le surlendemain, à Méquinez, vers 4 heures du soir, le général Dalbiez abordait le P. Julien Graciette, lui aussi franciscain et aumônier militaire :

— Mon Père, j'ai une triste nouvelle à vous apprendre.

— Mon général, peut-être la mort de mon frère ; je viens d'apprendre l'insurrection de Fez.

— Oui ! mon Père, il y a un martyr de plus ! Si vous voulez, vous pouvez partir demain matin avec la colonne du général Moinier.

MILITAIRES FRANCISCAINS

“ La tristesse au cœur, écrit le P. Julien, je boucle immédiatement ma cantine et vais coucher au camp. Le lendemain, en route pour Fez.

“ Habituellement, on fait la route en trois jours. Cette fois, on franchit la distance en deux étapes assez fatigantes, la deuxième surtout. Pour éviter les coups de fusil tirés du haut des remparts, on coupe à travers champs. La terre est détrempée par les fortes pluies des jours précédents. Cinq ou six oueds barrent notre chemin. N'ayant pas eu le temps de me procurer une monture, je marche à pied une bonne partie de la route et prends avec les soldats des bains de pieds rafraîchissants. Heureusement que le soleil brille et nous sèche en quelques heures.

“ A mesure que je m'approche de la ville insurgée, mon cœur se resserre. Je ne puis croire à la triste nouvelle, et pourtant je suis obligé de m'incliner lorsqu'en arrivant on me conduit devant une grande fosse où les victimes dorment côte à côte leur dernier sommeil. L'aumônier tué, me dit le fossoyeur, est là à côté... Jamais je n'oublierai pareil spectacle.

“ Le cher Père laisse après lui un grand vide. Il était aimé et estimé de tout le monde. C'est émouvant d'entendre civils et militaires parler de la bonté et de la simplicité du P. Michel.

MILITAIRES FRANCISCAINS

“ Aussi je demande à notre martyr qu’il daigne intercéder pour ses frères qui travaillent pour la même cause et de leur obtenir d’être comme lui généreux, dévoués jusqu’au sacrifice sanglant ,s’il le faut.

“ La plupart des maisons des victimes ont été pillées. Celle de mon confrère a été défendue par le propriétaire de l’immeuble qui a tiré sur les bandits 36 coups de fusil.

“ Aussi, le 26 au matin, je me rends, accompagné d’une escorte (il est interdit de circuler seul), dans les appartements du pauvre Père. Tout est à sa place, rien n’a été enlevé. Aidé des soldats, je ramasse pieusement tous ses effets, plie l’autel portatif et porte le tout dans la chambre qui a été mise gracieusement à ma disposition lors de mon arrivée à Fez.

“ Je possédais les objets du Père, surtout la chapelle pour laquelle je craignais la profanation. Ce n’était pas tout. Je voulais voir l’endroit où était tombé mon frère d’armes.

“ Le 30 avril au soir, en compagnie du P. Dominique, monté la veille ici pour remplacer le cher défunt, et de deux autres personnes, je me rends à

MILITAIRES FRANCISCAINS

l'hôtel. Vous dire dans quel état est cette maison est impossible. Tout est brisé, pillé. Nous voici en face de la salle à manger. A l'entrée de la porte, une mare de sang rougit le pavé : c'est le sang du pauvre Père. Je ne vous dis pas mon émotion : j'avais le cœur tellement gros que je me sentais défaillir. "Allons-nous-en !" dis-je à ceux qui étaient restés à mes côtés. Toutefois, avant de me retirer, je ramasse dans ce sang desséché deux balles qui avaient servi à donner la mort au pauvre Père, une dizaine de chapelet, le casque lardé de coups de poignard, les bas molletières et un morceau de papier complètement rougi....."

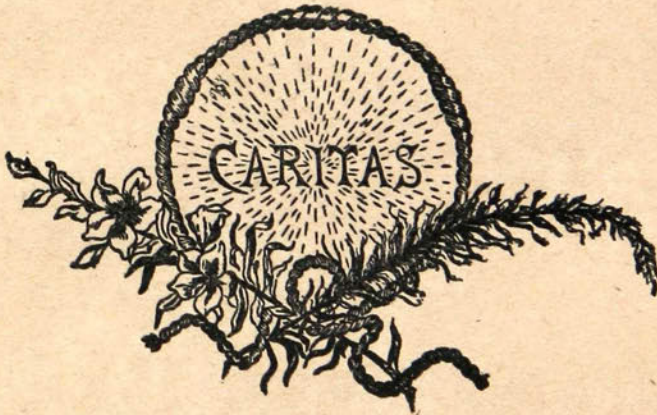
Disons en terminant que la race des braves n'est pas éteinte. Pour un qui tombe, trois s'avancent. Nous apprenons en effet que le 1er mai, c'est-à-dire quelques jours après que leur était annoncé le massacre du P. Michel, trois autres franciscains s'embarquaient à Marseille, ce qui porte à dix le nombre de nos religieux français actuellement aumôniers de nos soldats au Maroc. "En vérité, me disait-on l'autre jour, la France est une grande nation qui enfante de tels héros : des religieux bannis de la Patrie et qui s'en vont, sans rancune, se faire tuer pour cette même patrie."

Puisse le sang du saint religieux que nous pleurons

MILITAIRES FRANCISCAINS

faire lever en notre France toujours aimée les germes de résurrection qui semblent s'y révéler.

Puisse revivre en elle l'idéal chevaleresque fait d'héroïsme et de foi tout ensemble, cet idéal qui la poussa jadis à de si nobles conquêtes pour la gloire de DIEU et le progrès de la civilisation.



Soldats et Tertiaires

SOLDATS ET TERTIAIRES

Le voyageur franciscain qui, traversant la ville de Naples, rencontre soudain le monument de marbre blanc érigé en l'honneur de Saint François, s'arrête ému, frappé d'admiration. Le Séraphique Père, debout, étend les mains en forme de croix et bénit trois Tertiaires illustres, enfants de l'Italie : *Le Dante, Giotto et Christophe Colomb*. Que de gloire jaillit de ces trois noms sur la péninsule subalpine et sur l'Ordre Séraphique !

Le Tiers-Ordre compte et comptera toujours des gloires dans toutes les nations. Pour ne parler que de la France en cette aurore du XXe siècle, quelles grandes et belles figures de Tertiaires nous pourrions ici évoquer ! Bornons-nous à rapprocher cette fois les noms de trois illustres soldats qui viennent de disparaître après avoir bien mérité de l'Église et de la Patrie, et dont les bustes peuvent figurer avec honneur dans la galerie franciscaine : le DUC D'ALENCON, le GÉNÉRAL YVES DE GESLIN, l'AMIRAL DE CUVERVILLE.

LE DUC D'ALENÇON (1844-1910).

Du Duc d'Alençon nous avons déjà entretenu nos lecteurs en 1912. Il a laissé le souvenir de l'officier idéal, passionné pour son arme, ardent au labeur, bon et dévoué pour ses soldats ; d'un chrétien vaillant et j'allais presque dire d'un saint religieux puisque, à la fin de sa vie, il aimait vivre au milieu des Franciscains, vêtu comme eux de la bure, les reins ceints de la corde, comme le dernier d'entre eux.

Le 29 juin 1912 a été inauguré dans la crypte de la chapelle funéraire de Dreux, le monument qui manquait encore au sarcophage du prince. La statue tombale de marbre est l'œuvre du sculpteur Charles Walhain. Le Duc est représenté gisant, revêtu de l'habit religieux de Saint François, la croix de bois du Tiers-Ordre placée sur la poitrine, les mains retenant un chapelet. Sur le bas de la robe de bure sont jetés le manteau royal à fleurs de lis et la couronne. A la gauche du corps est étendue l'épée même qu'il porta comme officier d'artillerie. Ainsi se trouve exaucé le vœu exprimé par le Duc d'Alençon d'être représenté à la fois comme officier français et comme Tertiaire de Saint François.

LE GÉNÉRAL GESLIN DE BOURGOGNE,
(1842-1910).

Le général Yves de Geslin fut un intrépide défenseur de la patrie pour laquelle il versa son sang. Il avait débuté au 3^e chasseurs d'Afrique, en 1870. Aussitôt que la guerre franco-allemande eut éclaté, il prit part à la lutte sur le champ de bataille d'Orléans, fut blessé de quatre coups de sabre à l'attaque de Villeneuve-Ingret, pris par les Prussiens et porté à l'ambulance. Il s'évade et rejoint son escadron dont il aura le commandement jusqu'à la fin. Il était capitaine à 24 ans. La paix conclue, le voilà de retour en Algérie où il réprime l'insurrection de Constantine. Colonel, il commanda successivement le 1^{er} hussards, le 5^e chasseurs et le 3^e cuirassiers ; général en 1898, il est mis à la tête de la 11^e brigade à Nantes, est désigné comme arbitre aux grandes manœuvres de Bauce et prend en 1900 la 41^e brigade.

Geslin est salué par le Général de Gallifet et par le Général allemand Von Bissing comme " le premier général de cavalerie de l'Europe ", le vrai chef de la cavalerie française qu'il aurait entraînée à la victoire en cas d'attaque. Il ne lui a manqué que les occasions si favorables aux illustres généraux de cavalerie de Napoléon, pour prendre une place aussi noble dans notre histoire militaire.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Ce chef fut aussi un grand chrétien et un vrai Tertiaire. Je me rappelle toujours son réel étonnement quand je lui parlais d'entrer dans le Tiers-Ordre de Saint François : "Moi, dit-il, un vieux pécheur, mais je vais faire fuir tous les confrères !..." Il parlait sincèrement, car il s'estimait peu. Ah ! certes, ce n'était pas le respect humain qui le retenait, il ignorait cette lâcheté vulgaire. Mais il se rendit humblement, avec la simplicité d'un enfant, à la pensée que la milice franciscaine lui ferait du bien. le pousserait à plus de vertu et lui attirerait plus de prières. De fait nul ne fut plus assidu aux réunions de la fraternité de Saint-Brieuc, ni plus caché, comme le dernier des ouvriers, le plus humble des frères. Il venait même avant l'heure, afin de se confesser immédiatement avant la messe. Il demandait les explications sur la Règle avec une rondeur toute militaire et cet accent décisif qui demande une réponse claire et nette. Il prenait grand soin de porter toujours le scapulaire et le cordon et de réciter les prières. Il ajoutait à son office les vêpres des morts, comme pour se préparer constamment à son heure dernière, d'où dépendait son éternité. Il communiait trois fois par semaine. Il assistait tous les jours à la sainte messe, au couvent des Franciscains, avant les expulsions, puis à la cathédrale. De grand matin on le voyait partir, un gros paroissien sous le bras, vers la maison de DIEU où il aimait tant à prier.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Le général était d'une droiture incomparable. Loyal comme un chevalier antique, sa parole ne connaissait pas les détours : la vérité sortait, comme l'épée d'un fourreau, nue et brillante. Il montra surtout la force et la grandeur de son caractère comme la vivacité de sa foi chrétienne dans les épreuves nombreuses qu'il plut au Seigneur de lui envoyer ; il atteignit sur ce point à la magnanimité et à l'héroïsme.

Il mourut le 27 mars 1910, au soir de la fête de Pâques, comme si DIEU avait voulu prouver que son serviteur de prédilection ressuscitait dans la vie éternelle.

“ Nous l'enterrerons, — écrivait le Général Cherfils —, puisqu'il l'a voulu, sans fleurs ni couronnes, sans paroles ni honneurs, avec des prières, avec le sanglot douloureux de la cavalerie entière pleurant le plus grand de ses chefs. Mais là-haut, dans le sein de DIEU où il arrive, saint Georges casqué d'or le reçoit au seuil du paradis et le salue de son épée flamboyante, en le reconnaissant pour le meilleur des siens.”

L'AMIRAL C^{TE} JULES DE CUVERVILLE
(1834-1912)

Au soir du 14 mars dernier, dans sa 78^e année, après plus de vingt-cinq ans de profession dans le Tiers-Ordre, s'éteignait doucement dans le baiser du CHRIST, l'Amiral de Cuverville. C'est un deuil national, disait un Ministre. C'est une de nos plus pures gloires qui a disparu, un des plus illustres catholiques que DIEU a rappelé à Lui, un chrétien sans peur et sans reproche, un saint. Le corps de l'Amiral, revêtu de la bure franciscaine, le crucifix et le cha-pelet sur sa poitrine, reposait dans la sérénité la plus parfaite. La prière était incessante autour de la dépouille mortelle, et les visites succédaient aux visites. Ministres, représentant du Président de la République, députés, sénateurs, prélats, prêtres, amis connus et ignorés venaient apporter leurs hommages posthumes au défunt et leurs sincères condoléances à Mme la Comtesse amirale de Cuverville et à ses enfants, navrés de douleur, mais si résignés, tant cette mort était dépourvue de son habituel appareil lugubre.

Les obsèques solennelles eurent lieu le 20 mars et furent triomphales.

Il est impossible de retracer ici l'existence si chargée et si glorieuse du vaillant marin que fut l'Amiral

MILITAIRES FRANCISCAINS

de Cuverville ; sa vie se trouva mêlée durant quarante-neuf ans à l'histoire de la marine française dont il parcourut toute la carrière jusqu'au grade suprême de chef d'état-major général, avec la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Nul ne servit son pays avec plus de dévouement et plus de succès. Il fut le conquérant et le pacificateur du Dahomey.

Nul ne fut plus chrétien ; c'était un homme à la foi inébranlable qui ne connut jamais la peur et, malgré toutes les attaques, occupa une position élevée dans la hiérarchie sociale.

Il fut enfin un tertiaire fervent. Ce fut le P. Arthur de Lorient qui le reçut à la profession au couvent de la rue des Fourneaux. Depuis il ne cessa de propager cette ligue catholique par excellence. Après les expulsions, il appelait fréquemment en son château de Crech' Bleiz, près de Tréguier, un Père franciscain qu'il appelait son aumônier. Il lui avait fait ses suprêmes recommandations : " Quand je viendrai à mourir, ne manquez pas de me revêtir du grand habit de l'Ordre." Il avait préparé cet habit et retenu une grosse corde, telle que les Pères la portent. Et de fait cet aumônier franciscain, après l'avoir assisté fidèlement jusqu'au dernier soupir, eut la joie et la douleur de le revêtir des livrées de Saint François.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Au demeurant, l'Amiral était un vrai moine et, surtout quand il était dans sa maison, menait une vie aussi régulière que dans un couvent. Son règlement était suivi avec une ponctualité exemplaire, soit qu'il fût à Crech' Bleiz, soit qu'il habitât Paris, à cause de sa charge de sénateur. En voici un aperçu succinct. Le lever était fixé à 4 h. $\frac{1}{2}$; il faisait ses prières jusqu'à 6 heures, c'est-à-dire jusqu'au moment de la Sainte Messe à laquelle il assistait chaque jour, la servant lui-même dans sa chapelle. Il communiait tous les jours. Après l'action de grâces, il prenait une tasse de thé. Lecture spirituelle, habituellement dans un livre de liturgie, puis travail jusqu'à midi, heure du déjeuner. Il se promenait en plein air jusqu'à 1 h. $\frac{1}{2}$ et prenait la sieste jusqu'à 2 heures. Il revenait alors à son bureau de travail. A 4 heures, visite au Saint-Sacrement ; à 6 heures, prière en famille qu'il récitait lui-même avec de nombreuses recommandations. Dîner à 7 heures, lecture et conversation au salon. A 9 heures précises, coucher. Avant de prendre son repos, l'amiral faisait encore des prières particulières et baisait la terre. Au cours de la journée, il avait récité l'office du Tiers-Ordre, c'est-à-dire l'office de la Sainte Vierge, puis le Chapelet ou le rosaire. A Paris il recevait les visites, surtout le matin ; le soir il se rendait au Sénat et assistait aux séances avec une régularité qui était légendaire.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Le 20 septembre 1910, l'Amiral de Cuverville avait eu la joie de célébrer ses nocés d'or de mariage et en même temps ses nocés d'argent de profession dans le Tiers-Ordre de Saint François. Cette fête intime et, faut-il le dire, toute religieuse, fut réjouie par une lettre longue et splendide du Pape, S. S. Pie X, adressée aux jubilaires.

Voici un extrait de son beau et touchant testament :

“ Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

“ Je meurs dans la religion catholique, apostolique
“ et romaine, confiant dans la miséricorde de DIEU,
“ dans l'efficacité du sang répandu par le divin Rédempteur,
“ dans l'intercession de la Très Sainte Vierge MARIE,
“ dans l'assistance de saint Michel,
“ dans les prières de tous mes parents et amis pour
“ obtenir le pardon, l'absolution et la rémission de
“ tous les péchés de ma vie et la remise des peines
“ qu'ils ont mérités.

“ Je demande pardon à tous ceux que j'ai pu
“ offenser ou contrister, pardonnant moi-même de
“ bon cœur à tous ceux qui ont pu avoir quelques
“ torts envers moi.

MILITAIRES FRANCISCAINS

“ Je désire que mes obsèques soient aussi simples
“ que possible et je décline tout honneur militaire,
“ fleurs et couronnes. Je veux être enterré avec
“ l’habit et le cordon de saint François d’Assise,
“ ainsi que le crucifix de bois des Tertiaires.”

Devant les instances du Gouvernement et des nombreux amis de l’amiral, la famille consentit à ce que les honneurs militaires lui fussent rendus, pour l’honneur de la religion.

* * *

Disciples du divin Crucifix et du Stigmatisé de l’Alverne, le Duc d’Alençon, le général de Geslin, l’amiral de Cuverville suivirent le Maître en portant courageusement la croix, au milieu des épreuves et des persécutions. Le premier perdit son épouse dans les flammes du bazar de charité, le second fut mis en disponibilité et brisé par deux fois dans sa carrière militaire, le troisième eut son fils aîné assassiné par les Chinois à Port-Arthur...

La croix et l’épée s’entre-croisèrent. *In cruce salus* ! Soldats et Tertiaires, ils ont combattu le bon combat, pour DIEU et la Patrie, ils ont remporté la victoire.

**Les Franciscains Français
et la Guerre de 1914**

LES FRANCISCAINS FRANÇAIS ET LA GUERRE DE 1914

Au premier appel de la patrie, lors de la mobilisation tous les Français ont répondu avec générosité. Les journaux, depuis ce jour, sont remplis des faits d'armes et des traits d'héroïsme des prêtres aumôniers, infirmiers ou soldats. Aussi bien notre but est de faire connaître la part de dévouement qui revient aux trois ordres de saint François pendant la guerre tant en France que dans les pays alliés. Les amis de saint François y verront qu'aux heures graves l'âme franciscaine sait passer de la poésie à l'héroïsme ou plutôt qu'elle sait faire, à l'exemple du Poverello, de l'héroïsme une poésie sublime.

IO LES FRÈRES MINEURS FRANÇAIS ET LA GUERRE

Nos lecteurs pourront lire, les randonnées accomplies par certains de nos missionnaires pour rejoindre leur corps lors de la mobilisation. La Chine, le Japon, le Canada les voient partir par centaines ; des couvents d'exil où une loi cruelle les reléguait ils revenaient, religieux de tous Ordres et de toutes couleurs. Partout on les acclamait, partout on s'inclinait avec respect devant l'acte de ces âmes sans rancune qui oubliaient le passé pour ne plus songer qu'au présent et à l'avenir de leur patrie.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Parmi les mobilisés, tel religieux retrouvait un ancien camarade de collège, surpris de le voir sous le froc, tel autre reprenait un brillant uniforme d'officier auquel il croyait avoir renoncé pour toujours en embrassant la vie monastique.

A part les aumôniers militaires qui peuvent garder l'habit religieux, les autres revêtaient les livrées militaires. Mais il suffisait que l'un ou l'autre les aient vu arriver en moines pour qu'aussitôt la nouvelle courût de bouche en bouche et qu'on les regardât avec sympathie et déférence.

Dès le début de la guerre on vit accourir en France les troupes marocaines. Les amis de saint François savent que depuis plusieurs années déjà les Franciscains avaient été chargés de l'aumônerie militaire de ce contingent. Parmi ces aumôniers nous devons en signaler deux, le R. P. Henri-Joseph Koehler, fils d'officier supérieur et le R. P. Laurent Philippe, tous deux récemment décorés de la Légion d'honneur pour faits de guerre. Le R. P. Henri-Joseph depuis le début de la guerre fait auprès de nos zouaves au front un fructueux ministère. D'autres religieux se dévouent comme brancardiers sur les champs de bataille ; l'un d'eux presque aveugle (il voit à peine d'un seul œil) ne cesse depuis onze mois de se dévouer à ramasser les blessés ; dernièrement son infirmité

MILITAIRES FRANCISCAINS

faillit lui jouer un mauvais tour : il se trompa de tranchée et croyant rentrer dans la sienne s'introduisit dans une tranchée allemande. Par une protection du ciel il s'en aperçut à temps, ne fut pas vu et put regagner ses lignes. Une autre fois il eut un morceau du cuir chevelu emporté par une balle et continua cependant son service.

Un soir vers six heures, il faisait nuit, le même franciscain-brancardier s'approche de son commandant :

— “ Mon commandant, je viens vous demander une permission.”

— “ De quoi s'agit-il ? ”

— “ D'aller chercher à l'avant le corps de mon lieutenant qui a été enseveli sous des décombres par un obus.”

— “ Mais c'est dangereux.”

— “ N'importe, veuillez me donner deux hommes pour m'aider.”

Le commandant autorisa et dans la nuit noire les trois hommes partirent. Longtemps, au péril de leur vie, ils piochèrent le sol et ramenèrent le corps du

MILITAIRES FRANCISCAINS

lieutenant à deux heures du matin. La capote du Père, nous disait le commandant, sentait encore le cadavre, c'est dire à quelle besogne pénible il s'était livré. Le lendemain le même religieux avait le bonheur de célébrer la sainte messe devant ce corps conquis à un tel prix !

Hâtons-nous de dire que ce courageux Franciscain fut cité deux fois à l'ordre du jour.

Parfois c'est au prix de leur vie que nos religieux accomplissent des missions difficiles, tel le P. Fidèle Cloarec tué en allant, au-devant de sa tranchée, chercher le corps de son lieutenant tombé quelques heures auparavant.

Un autre prodiguait les soins de son ministère aux soldats dans une tranchée quand il entend une voix l'appeler :

— “ Mon Père, venez me confesser ! ”

C'était un soldat qui d'un pont très exposé l'appelait ainsi.

— “ Viens ici, lui crie le religieux ! ”

— “ Je ne puis, répond l'autre, je suis de faction ! ”

MILITAIRES FRANCISCAINS

Le Franciscain sort alors de sa tranchée et au milieu des balles qui sifflent de toutes parts s'en va sans crainte confesser sur le pont, le brave factionnaire !

Aussi quelle reconnaissance n'ont pas pour eux les soldats. Beaucoup, au contact de ces dévouements, sentent leur foi assoupie se réveiller et plus d'un en vient même à la manifester sans respect humain, tel ce factionnaire qui ostensiblement présentait les armes au Franciscain-soldat qui portait la communion çà et là dans les dépôts de blessés.

Plus d'un, en récompense de sa bravoure, reçut l'honneur d'être cité à l'ordre du jour.

La place nous manque pour rapporter tout au long les citations : ce sont les mots de *bravoure*, d'*énergie*, d'*abnégation*, de *dévouement* qui reviennent à chaque ligne. On se blase trop facilement à les lire, car il faut savoir, de la bouche même des intéressés, à quels efforts physiques ou moraux ils répondent toujours.

Dès aujourd'hui on peut voir l'austère croix de guerre, ou la brillante médaille militaire épinglées sur des frocs de moine ; et lorsque, permissionnaires de quelques jours ou blessés, des moines décorés traversent les rues de quelque grande ville, on se les

MILITAIRES FRANCISCAINS

montre du doigt et les mamans répondent à l'enfant curieux qui, né depuis les expulsions, ne vit jamais habit aussi étrange : " Tu vois, mon petit, ce blessé, là-bas, qui est habillé comme le saint Antoine de Padoue de la paroisse, c'est un *moine*, revenu de bien loin pour servir la France, c'est un *brave* qu'on a décoré pour le récompenser de son dévouement."

Cette vision restera gravée dans la mémoire du petit enfant de France, et les deux mots de *moine* et de *bravoure* y resteront indissolublement associés.

IIo LES CLARISSSES FRANCAISES ET LA GUERRE

Dans leurs monastères, les Clarisses ont élevé vers le ciel leurs mains suppliantes pour la victoire de nos armes et le retour de la paix ! Depuis la guerre elles ont multiplié leurs sacrifices qui pèsent autant dans la balance de la guerre que l'héroïsme de nos soldats ou l'habileté de nos chefs.

Mais, comme le monastère de Saint-Damien au temps de sainte Claire connut l'invasion des Sarrasins, plusieurs couvents de Clarisses, pendant la présente guerre, subirent les angoisses, de l'invasion ou les terreurs du bombardement.

DIEU certes les protégea. Lisez, chers lecteurs, ce récit délicieux de ce qui arriva aux Clarisses de

MILITAIRES FRANCISCAINS

Péronne lors de l'invasion allemande, il y a quelques mois.

Les barbares avaient tout dévasté, ils venaient de piller la ville et particulièrement un grand pensionnat pour jeunes filles de la classe aisée. Ils arrivent au couvent des Clarisses, sans respect pour la clôture ils s'introduisent dans le local. Alors — ô miracle de la très haute Pauvreté ! — ces hommes sans pitié, les incendiaires de Louvain, ces égorgeurs de femmes et d'enfants se laissent toucher par l'austère dénue-ment de ces pauvres moniales et l'aspect misérable de leur monastère ; ils font même la réflexion que leurs soldats sont mieux nourris que les religieuses et que par conséquent ils ne les inquiéteraient pas. Du haut du ciel, saint François dut chanter un cantique exultant à sa dame la très sainte Pauvreté — "qui apaise les discordes et étouffe les haines".

Les Clarisses d'Arras connurent des jours d'an-
goisse : citons cette lettre qu'elles nous commu-
niquent :

*C'est le 7 octobre, vers midi, écrit l'une d'elles, qu'a
commencé le bombardement. La chapelle extérieure
surtout est très endommagée : une bombe a percé le mur,
brisé tous les vitraux à l'exception de deux. Le taber-
nacle était intact au milieu des ruines : pas un chan-*

MILITAIRES FRANCISCAINS

delier, pas une fleur n'avait bougé. L'habitation de nos Sœurs tourières est très atteinte. Notre chapelle intérieure n'a pas grand chose, mais le clocher est tombé, la charpente et le toit seront à reconstruire...

“ Malgré ces ruines matérielles, nous avons bien des actions de grâces à rendre au Bon Dieu car plus de l'une de nous aurait dû trouver la mort au milieu de cette scène terrible. Nous qui ne nous doutions d'aucun danger, il a fallu nous sauver tandis que les obus tombaient ! Jugez de la force de ces engins de guerre ; ils ont déparé les grès de la cour, les ont lancés dans les portes et fait sauter jusque sur la plate-forme de la cuisine ! La charpente de la chapelle a volé jusque dans les cellules des novices ! Au milieu de cette bourrasque il fallut porter et entraîner à la cave des sœurs âgées ou infirmes : à un rien insignifiant, à quelques secondes près, celle-ci, celle-là était tuée ! Enfin c'est bien le cas de dire que ce que Dieu garde est bien gardé ! ”

Mais ce qui fait la consolation et la force des religieuses, c'est le Très Saint Sacrement que l'aumônier a emporté dans la cave et la Messe qu'elles peuvent y entendre presque tous les jours.

“ Pourtant, continue la Sœur, le 8 octobre on croyait tout perdu et on crut prudent de consommer les Saintes Espèces. Quoique nous eussions communié le matin,

MILITAIRES FRANCISCAINS

on nous accorda cette faveur une seconde fois en viatique : après, nous fîmes toutes ensemble le sacrifice de notre vie. Depuis ce temps, nous sommes toujours en alerte, jour et nuit. On est couché depuis une heure, qu'il faut se lever et se sauver à la cave..."

Les plus récents bombardements de juin et de juillet furent si violents que l'autorité militaire dut contraindre les Clarisses à quitter la ville. Quel sacrifice pour ces bonnes religieuses. Mais laissons la parole à la Révérende Mère abbesse.

7 juillet 1915. — *Les journaux vous ont sans doute appris qu'Arras ayant été de nouveau bombardé dans ces derniers temps, un ordre d'évacuation a été donné. Nous avons fait quelques tentatives dans le but d'obtenir la faveur de rester en notre bénie solitude, elles ont échoué ; les généraux ont été intransigeants. Il fallut donc nous incliner devant la volonté de Bon Dieu manifestée par les autorités militaires et confirmée par nos supérieurs ecclésiastiques.*

Puissent de si dures épreuves retomber en une pluie de grâces sur les monastères des Pauvres Clarisses et leur obtenir après cette guerre de nombreuses et saintes vocations d'âmes pures et réparatrices.

IIIo LES TERTIAIRES FRANCAIS ET LA GUERRE

Un grand nombre de Tertiaires se trouvent dans les rangs de notre armée ; ils se sont souvenus de cette prescription de la Règle primitive : le Tertiaire ne doit porter les armes que pour la défense de l'Église et de la Patrie.

Quelques-uns furent faits prisonniers et eurent la joie de pouvoir se grouper et de faire de l'apostolat dans le camp d'internement en Allemagne.

Voici ce qu'écrivit un de ces chers prisonniers :

13 décembre 1914, 8 heures soir, dimanche
(86e jour de captivité).

Demain soir, à quatre heures et demie, réunion du Tiers-Ordre, oui, Père, du Tiers-Ordre ! A Zossen, ici, à quarante kilomètres de Berlin... qui le croirait ?

Pour développer " l'action efficace ", voici le lien déjà noué : chaque soir, les amis de saint François se réunissent, après le chapelet, et récitent ensemble six *Pater* et *Ave*.

4 avril 1915.

En ce saint jour de Pâques comment vous chanter l'émerveillement de cette solennité invraisemblable

MILITAIRES FRANCISCAINS

en cette contradictoire captivité? Vous penserez : c'est du lyrisme, éclats d'une imagination en rêve — Non, pas du tout. C'est la plus rigoureuse vérité.

M. l'abbé Héguy chante la grand'messe ; une chorale de *douze cents choristes*, déjà renommée, soutenue par quatre violons, entonne des chants savants et grandioses ; une *Méditation* surtout, œuvre de M. l'abbé Alanic, un de nos prêtres :

Voici l'œuvre plus belle, l'élan, le retour des âmes ! Onze à douze cents communions ! — Et cet après-midi, avant vêpres, vêtue de vingt-six novices Tertiaires franciscains ! M. l'abbé Héguy officiait ; le P. Dominicain Fouques-Duparc fit une allocution. Vingt-six Tertiaires !

Nous devons être maintenant soixante-dix environ. Quelle émotion poignante jusqu'aux larmes devant ces soldats, ces captifs, ces vaillants toujours, demandant la bure et la corde, à genoux, en présence des centaines de leurs camarades étonnés, qui bientôt viendront aussi et d'eux-mêmes, c'est-à-dire appelés par Dieu et saint François, s'enrôler à leur tour, car le temps nécessaire à la grâce fera son œuvre et la grâce parachèvera l'œuvre du temps.

5 avril 1915, Lundi de Pâques. — Ce matin à 7 heures, messe des Tertiaires et premier chant du

MILITAIRES FRANCISCAINS

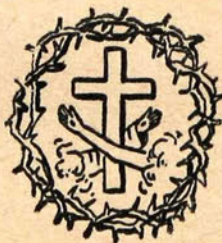
Cantique du Soleil, avec une belle voix de baryton...
cérémonie franciscaine, modeste, belle... Le *Canti-
que du Soleil* de notre Père saint François en terre
allemande, dans un camp de prisonniers !...

Nous avons pour devise : *Tous, ouvriers français,
besognons l'œuvre de la France : paix, bien, patrie !...*

* * *

Une fois la paix revenue l'arbre franciscain secoué
par la tempête, effeuillé, hélas ! dans la tourmente,
poussera des rameaux plus vigoureux encore que
par le passé.

IN CRUCE SALUS !



Du Japon à Cherbourg

DU JAPON A CHERBOURG

CARNET DE ROUTE D'UN FRANCISCAIN MOBILISÉ

Quelle randonnée que celle de ce moine, missionnaire au Japon, qui, parti de sa mission pour se rendre au Maroc, se trouve en plein voyage surpris par la mobilisation. Nos lecteurs liront avec intérêt ces rapides croquis pris sur le vif, et notés d'une main sûre par un homme dont, sous le froc, on sent encore battre le cœur d'un officier de marine.

Au mois de juin, je recevais de notre Révérendissime Père Général l'ordre de quitter la Mission du Japon pour me rendre comme aumônier militaire dans la Mission du Maroc.

Tout habitué qu'on puisse être aux voyages, et prêt d'avance à aller où l'obéissance nous envoie, on conçoit aisément qu'on ne puisse se mettre en route du jour au lendemain pour un tel déplacement...

Il fallait tout d'abord quitter mon poste de Kaméda, où je résidais depuis 5 ans... et c'est au moment de partir que l'on voit à quel point le cœur s'est attaché à ceux pour qui l'on a travaillé.

Je dois dire qu'outre la consolation que j'eus de pouvoir arranger avant mon départ certaines affaires en retard, les chrétiens se montrèrent de leur côté sincèrement reconnaissants et touchés, et que certaines larmes furent pour moi un dédommagement à des amertumes passées.

Enfin, le 22 au matin, je quittai le Hokkaïdo (île de Yeso) pour redescendre vers le sud ; quelques arrêts à Sendoï, Tokyo et Yokohama pour des adieux aux confrères ou des formalités de billet ou de passeport, et le 28 au soir je laissais définitivement le Japon sur un bateau russe se rendant à Vladivostock. Le journal annonçait un ultimatum de l'Autriche à la Serbie, mais j'étais loin de penser que cela pût avoir un rapport quelconque avec mon voyage en France. Aussi, le soir, très tard, je regardai disparaître à l'horizon les derniers phares de cette côte du Japon... et je me rappelai, il y a 20 ans, la nuit de Noël, où de quart sur l'*Isly*, de minuit à quatre heures, j'arrivais pour la première fois en vue du Japon, et, aucun bateau ne pouvant entrer de nuit à cause de la guerre sino-japonaise, nous restions jusqu'au matin à croiser devant les phares de l'entrée de la baie de Nagasaki.

30 juillet. La journée d'hier a été mauvaise. Le gros temps nous a obligés à changer de route pour

MILITAIRES FRANCISCAINS

être plus vite à l'abri de la côte. et nous sommes aujourd'hui en retard de 3 heures. Ce n'est qu'à 4 heures du soir que les formalités de douane sont terminées et que nous mettons le pied en Sibérie. Le train part à 8 heures. C'est donc juste ce qu'il faut pour visiter la ville de Vladivostock, grande et bien bâtie, et surtout magnifiquement située.

31 juillet. Pendant la nuit nous avons passé la frontière, et nous nous réveillons en Mandchourie. D'ailleurs, à part les visages chinois plus nombreux, on s'en douterait à peine, tellement les Russes ont russifié cette voie transsibérienne. Vers 10 heures du matin, arrêt interminable. Il paraît que, à 200 kilomètres de là, la ligne a été détruite par une inondation. Dans l'après-midi, nous repartons, mais pour une heure à peine, jusqu'à Handaokense.

C'est bien vrai. Ponts emportés, voie inondée. Aucun train ne passe.

1er août. L'eau ne baisse pas, les réparations sont impossibles.

Le train parti un jour avant nous est là aussi. Celui qui partit hier vient d'arriver. On est nombreux et on se groupe par langue pour parler de la guerre austro-serbe que le télégraphe nous a annoncée.

MILITAIRES FRANCISCAINS

2 août. L'eau ayant enfin baissé, on envoie 700 soldats russes et 1.000 ouvriers chinois pour réparer la voie, ponts, remblais, etc... Mais, les nouvelles d'Europe sont mauvaises. Ce qu'on nous communique est bien alarmant et les différents groupes sont animés.

3 août. Enfin, on part, mais de gare en gare, les lambeaux de nouvelles sont plus mauvais : guerre russo-allemande, guerre franco-allemande... sera-ce tout ?

A cause de la mobilisation russe, les trains express sont supprimés, et nous commençons à marcher sans horaire fixe, avec des arrêts aussi longs que répétés.

4 août. Nous devons être cette après-midi à Harbin jonction des lignes qui viennent de Tientsin, Port-Arthur ou Corée et chacun se demande ce qu'il va faire.

Rentrer par Berlin, il n'y faut plus songer. Plus bas, par l'Autriche, ce sera probablement impossible dans 10 jours.

Les Allemands, profitant de ce qu'on est encore en territoire chinois, partent pour Shanghai.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Je me décide à continuer sur Moscou ; on verra plus tard. A la garde de DIEU !

5 août. De nouveau en territoire russe. Mais pas de ville importante, et nouvelles trop rares.

En croisant un train, le chef de train se penche trop hors du marche-pied et tombe la tête fracassée. On s'arrête. Je lui donne une absolution sous condition, mais sans espoir, car je découvre des morceaux de cervelle à 5 ou 6 mètres du cadavre. On le dépose au bord du talus, on le couvre de branchages et on repart.

En Europe, c'est par centaines que les soldats doivent maintenant mourir chaque jour !

6 août. Au petit jour, arrivée à Irkoutsk ; nous avons contourné toute la nuit le sud du lac Baïkal aperçu hier soir, perdant ainsi le seul paysage pittoresque du Transsibérien, car tous ces jours-ci nous courons dans la plaine agrémentée seulement de bouleaux et de pins au milieu des pâturages. Vers 6 heures du matin, belle manifestation militaire. Un général russe part comme chef de corps d'armée sur la frontière et près de 200 officiers sont venus le saluer à la gare. La musique joue jusqu'au départ du train.

MILITAIRES FRANCISCAINS.

7, 8, 9, 10, 11, 12 août. Le voyage se continue et nous semble d'une longueur interminable. Les arrêts sont nombreux à cause des trains de troupes : d'abord des réservistes allant en Sibérie remplacer les troupes rappelées en Europe, puis peu à peu les soldats qui viennent des régions du sud et marchent au feu.

Mais c'est la rareté des nouvelles qui est surtout pénible.

Aux villes importantes, c'est la course aux journaux qu'on s'arrache, et que l'on commente ensuite de longues heures. Entre temps, dans les villes de moindre importance, nous trouvons une feuille de télégramme.

A mesure qu'on se rapproche de la Russie d'Europe, les prairies ont fait place aux champs. La moisson est faite déjà : la Russie ne manquera pas de blé.

Quelques beaux paysages rompent la monotonie de la route ; surtout la traversée des grands fleuves et le passage des monts Ourals.

13 août. Les retards se sont accumulés. J'aurais dû être le 11 à Paris, et ce n'est que ce soir, tard, que nous voyons enfin les tours et les clochers du Kremlin.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Moscou, la ville sainte ! Tout le monde descend, car naturellement, sauf les troupes, personne ne va à la frontière.

14 août. Je puis enfin dire la messe, ce qui ne m'est pas arrivé depuis le 28 juillet en quittant Tokio. Malgré la pluie, nous visitons la ville, si pleine de monuments, de monastères et d'églises.

Mais une autre visite importante pour moi, est celle que je fais au consulat général de France. Il n'y a pas de doute : je suis mobilisé et dois, à mon retour en France, regagner Cherbourg, mon port d'attache. De plus, comme un détachement de mobilisés (c'est le quatrième et dernier) doit quitter Moscou le lendemain soir, je suis chargé de le conduire jusqu'à Marseille, par Odessa et Constantinople. Voilà un voyage que je ne m'attendais pas à faire ! Avec mes compagnons de route, nous avons déjà combiné de rentrer par Saint-Pétersbourg, Abo, Stockholm, Bergen, Edimbourg, Londres et Paris. D'eux ou de moi, nous verrons qui arrivera le premier.

15 août. Comme nous sommes en Russie, dont le calendrier retarde de 13 jours, c'est seulement le 2, et je n'aurai donc pas de fête de l'Assomption en 1914.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Diverses formalités remplissent la journée qui se termine par le départ de la gare au chant de la *Marseillaise* et de l'hymne russe, au milieu de l'enthousiasme d'une foule nombreuse.

16 août. Nous avons un drapeau arboré à notre wagon, gracieusement réservé par la Compagnie russe, et à chaque station un peu importante, ce sont des manifestations nouvelles de sympathie, avec la *Marseillaise* et l'Hymne russe. Nous sommes menacés d'une extinction de voix avant d'arriver à Odessa. J'en suis à ma quinzième nuit en chemin de fer, mais pas encore trop fatigué.

17 août. Cinq heures d'arrêt à Kiev où nous devons changer de train.

La ville, très ancienne, est vraiment très belle aussi, avec de superbes boulevards plantés d'arbres. Dans l'après-midi nous retrouvons, à un embranchement, un très nombreux détachement venant de Saint-Pétersbourg : 120 Français et 60 Belges. On ajoute la *Brabançonne* à la *Marseillaise* et à l'Hymne russe. Les manifestations deviennent imposantes.

18 août. Nous sommes passés cette nuit à moins de 50 kilomètres de la frontière autrichienne, aussi les trains militaires sont-ils très nombreux. Le soir

MILITAIRES FRANCISCAINS

nous arrivons à Odessa vers 9 heures. Ce n'est pas le moment de chercher à loger 200 hommes en ville. On remise notre train qui nous sert d'hôtel une nuit de plus.

19 août. Nombreuses démarches au consulat, au bateau, etc... Le bateau russe, qui nous mènera jusqu'à Constantinople, ne part que demain, mais on nous autorise à aller y coucher ce soir dans le port pour éviter des frais d'hôtel et un double transport de bagages.

20 août. Visite à l'Église française et aux Sœurs Franciscaines. Départ enthousiaste à 5 heures du soir.

21 août. Dans la Mer Noire très beau temps. Dans l'après-midi, nous touchons à Varna, port de Bulgarie. L'entrée du port étant minée, un torpilleur nous sert de pilote pour entrer et ressortir.

22 août. Dès l'aube, nous sommes à l'entrée du Bosphore ; mais les formalités durent longtemps. On nous pilote enfin au travers des mines et nous arrivons à Constantinople vers 11 heures. Comme on s'attend à débarquer d'un moment à l'autre, on n'a pas préparé le repas de midi. Cependant, la police fait beaucoup de difficultés pour les passeports.

MILITAIRES FRANCISCAINS

La nuit venue, rien n'est encore réglé. On nous prépare à souper à 9 heures du soir et nous couchons à bord.

23 août. Encore un dimanche sans messe. Les pourparlers aboutissent enfin, et vers 11 heures nous pouvons descendre.

L'après-midi se passe à répartir le détachement entre les différentes maisons religieuses qui se sont offertes à héberger les soldats partant pour la guerre.

Elles-mêmes ont payé leur tribut. Lazaristes, Capucins, Frères, sont rentrés nombreux, et on aura de la peine à rouvrir les classes le 15 septembre, faute de professeurs.

24 août. Je suis logé chez les Pères Lazaristes avec un groupe de 70 hommes. N'étant plus en Russie, je reprends l'habit religieux au grand étonnement des hommes, qui cependant me disent bien vite " Mon Père " au lieu de " Mon lieutenant " et les appels se font aussi régulièrement qu'à la caserne. Malheureusement, le service des paquebots est changé, et nous devons attendre assez longtemps un bateau français, les nations neutres ne pouvant pas nous transporter.

MILITAIRES FRANCISCAINS

30 août. Nous sommes encore là. Un paquebot des Messageries Maritimes est arrivé, mais a dû aller jusqu'à Odessa. Il nous prendra au retour jeudi prochain.

Aujourd'hui, dimanche, messe et allocution pour les hommes, qui chantent des cantiques répétés les soirs précédents.

Nous avons bien profité de notre séjour pour visiter la ville et les œuvres françaises si prospères. Dans le quartier européen on parle français *partout*.

Nous sommes cependant inquiets de voir le séjour se prolonger si longtemps, car il est bruit d'ultimatum et de déclaration de guerre à la Russie, ce qui entraînerait sûrement aussi une guerre avec la France, et nous serions dans l'impossibilité de sortir, la porte des Dardanelles étant infranchissable.

3 septembre. Enfin, nous partons, après 12 jours passés à Constantinople.

Le temps a été superbe, et au départ nous jouissons encore de la superbe vue sur Stamboul et la Corne d'Or. Les minarets de Sainte-Sophie disparaissent peu à peu et la nuit nous prend sur la mer de Marmara.

4 septembre. Nous nous engageons à l'aube dans les Dardanelles, mais arrivés à l'endroit resserré où sont mouillées les mines, on doit encore parlementer longtemps. Enfin, on nous laisse passer, et c'est avec un vrai soulagement que nous rencontrons, une heure après, l'escadre anglaise qui nous assure que la route est libre jusqu'à Marseille.

5 septembre. Au matin nous arrivons au Pirée, port d'Athènes.

Si les circonstances n'étaient pas si tristes, comme chacun se réjouirait de cette bonne chance qui nous fait visiter des villes si intéressantes.

Cette fois, l'escale est courte, 6 heures à peine, mais on a hâte de partir et surtout d'arriver à Marseille.

7 septembre. Nous avons eu hier un temps superbe à la grande joie des nombreux passagers, et ce matin c'est encore par un beau soleil que nous arrivons à Malte, notre dernière relâche. La situation est magnifique et les souvenirs qui s'y rattachent bien intéressants. Mais les nouvelles ne nous arrivent toujours que par bribes sans suite, et nous ne nous plaignons pas de ce que notre escale abrégée ne nous permette pas de descendre à terre. Cela risquerait de nous faire partir trop tard pour arriver le 9 au soir.

MILITAIRES FRANCISCAINS

9 septembre. Enfin, vers 3 heures, les côtes de France ! et le soir, Notre-Dame de la Garde éclairée par le soleil couchant.

11 septembre. De Marseille, on m'a dirigé sur Toulon ; mais, tout bien considéré, on me renvoie à Cherbourg qui est mon port d'attache.

16 septembre. Les trains rapides étant supprimés, mon retour de Toulon à Paris a été long. Puis mon équipement un peu complété, j'ai pris la ligne de Cherbourg où je viens d'arriver.

C'est là que j'attendrai de nouveaux ordres... et peut-être y resterai-je jusqu'à la fin de la guerre, où je pourrai enfin continuer mon voyage interrompu et rejoindre ma nouvelle mission, le Maroc auquel j'ai été destiné.

Fr. Maurice BERTIN, O. F. M.,
Lieutenant de vaisseau.



Saint Antoine de Padoue

SAINT ANTOINE DE PADOUE

LIEUTENANT-COLONEL

Au Brésil, jusqu'à la proclamation de la République, saint Antoine appartenait à l'armée active. Il avait son régiment, avec le grade de colonel. Un lieutenant-colonel commandait le régiment au nom du Thaumaturge ; et la pension du colonel saint Antoine de Lisbonne était régulièrement versée, chaque année, entre les mains du Supérieur des Franciscaïns, à Rio-de-Janeiro.

Depuis que la République a remplacé l'Empire, saint Antoine, là-bas, n'a plus de régiment.

Voici comment le saint fut éloigné de l'armée.

Le premier Président de la République se trouva fortement embarrassé, lui et son Ministre de la Guerre, au sujet d'un colonel vraiment compromettant par son caractère par trop clérical, en un pays dont la Constitution venait de proclamer la séparation de l'Église et de l'État.

Que faire ? Le rayer des cadres devenait nécessaire. Mais s'attirer le mécontentement d'un homme comme saint Antoine, qui, en vérité, n'avait jamais

MILITAIRES FRANCISCAINS

démérité dans sa charge, c'était courir une aventure grosse de conséquences.

Un des membres du Conseil eut une idée lumineuse : " Mettez donc, dit-il, le colonel saint Antoine à la retraite. Vous vous excuserez de ne pouvoir lui payer pension, à cause de la Séparation de l'Église et de l'État ; mais vous lui donnerez, par compensation, le grade de général."

Ainsi fut fait.

Ajoutons à ce récit quelques détails. D'abord, il paraîtrait que le Brésil, se reconnaissant injuste dans cette affaire, aurait rétabli la pension de l'officier saint Antoine. Et puis, mentionnons que l'Espagne a décoré notre saint et que le Portugal, en 1814, le nomma *lieutenant-colonel d'infanterie*. Il est à craindre que, si elle vit, la république portugaise trouvant, elle aussi, saint Antoine un peu trop clérical, le mette à la retraite d'office ; mais soyez sûrs que tous ces procédés indignes ne diminueront en rien la compétence militaire de notre saint. Au reste, en temps de guerre, tous les officiers reprennent de l'activité, et le Portugal étant pour les Alliés, son armée et ses chefs, au nombre desquels est le lieutenant-colonel saint Antoine, sont les soutiens de notre cause.

Demandons donc à cet extraordinaire colonel, à ce général, de diriger les opérations de nos armées.

Il le fera avec d'autant plus d'empressement que sur terre il ne fut pas doux pour les tyrans, pour ceux qui mettaient la force au-dessus du droit.

Justement à cette époque, et cela dura, l'Italie était troublée violemment. Deux partis se faisaient la guerre : c'étaient les Guelfes, qui soutenaient les Papes, et les Gibelins, qui soutenaient l'Allemagne. A Vérone, les Gibelins — autant vaut dire les Allemands — avaient pour chef Ezzelino, préfet impérial et même gendre de l'Empereur d'Allemagne, Frédéric II.

Chefs d'Allemands, fonctionnaire allemand, parent de l'empereur allemand, Ezzelino avait le devoir de se montrer pur allemand en tout, partout et toujours. Il en fut ainsi, en effet, et ce monstre de cruauté commit de si horribles crimes que l'histoire l'a appelé, à bon droit, Ezzelino le *Féroce*.

Mais, saint Antoine de Padoue, soldat du CHRIST, n'était pas d'humeur à redouter un homme, si barbare qu'il fût. Saint Antoine n'était pas neutre. Il alla trouver Ezzelino et l'apostropha de la sorte :

MILITAIRES FRANCISCAINS

*O ennemi de Dieu, tyran cruel, chien enragé !
Jusques à quand continueras-tu à répandre le sang
innocent des Chrétiens ? Déjà le glaive du Seigneur est
suspendu sur ta tête et sa sentence sera terrible...*

Voyez, avec quelle fierté saint Antoine traitait
les Allemands qui faisaient la guerre à la papauté et
répandaient le sang des Chrétiens.!



L'ARCHEVEQUE TURPIN

A travers toute l'histoire, l'âme française reste toujours égale à elle-même. Ce n'est pas d'hier qu'on a vu des prêtres, des moines, des évêques chevaucher au milieu des soldats et les exhorter dans les combats. Sans doute les siècles de Louis XIV et de Napoléon avaient vu décliner quelque peu l'institution de l'aumônerie militaire. Mais elle se relève aujourd'hui, nous revivons les temps chevaleresques de Jeanne d'Arc, de saint Louis, de Charlemagne et les quelques extraits que nous donnons de l'immortelle Chanson de Roland montrent l'archevêque Turpin un digne prédécesseur et un émule, à onze siècles de distance, de nos héros d'aujourd'hui, les prêtres-soldats de France.

1. LES EXHORTATIONS DE TURPIN AVANT LA BATAILLE

Quand les Français voient tous ces Sarrasins qui de partout inondent la campagne, ils crient : " A l'aide ! Olivier et Roland ! Les douze pairs ! Au secours ! Au secours ! "

Alors Turpin leur dit ce qu'il en pense :

" Seigneurs barons, pas de lâches pensées ! Au nom de DIEU. qu'on ne vous voie point fuir ! Ne prêtez pas aux méchantes chansons ! Il vaut bien mieux mourir en combattant.

MILITAIRES FRANCISCAINS

“ Oui, tout est dit ; c'est ici notre fin : avant la nuit, nous quitterons ce monde.

“ Mais je vous suis bon garant d'une chose : le Paradis va s'ouvrir à vos âmes, et vous serez assis parmi les saints.”

Au cœur de tous, ces mots mettent l'élan.

On crie : “ Monjoie ! En avant et Monjoie ! ”
.....

Le roi païen, du haut d'une montagne, voit Grandonis courir dans la vallée.

Trois grands clous d'or fixent son gonfanon.

Il a crié : “ Barons, tous à cheval ! ”

Mille clairons avec éclat résonnent.

— “ Que ferons-nous, mon DIEU ? ” crient les Français.

“ Que de malheurs nous vaudra Ganelon ! comme il nous a traîtreusement vendus !

“ Les douze pairs puissent-ils nous sauver ! ”

MILITAIRES FRANCISCAINS

— “ Bons chevaliers, répète l’archevêque, vous recevrez en ce jour grand honneur. DIEU vous réserve et couronnes et fleurs, au Paradis, entre les glorieux.

“[?]Quand aux couards, le ciel leur est fermé.”

Lors les Français :

“ On fera son devoir.

“ Nous serons morts ce soir, mais non félons ! ”

.....

Le roi Marsile a gardé dix colonnes ; les autres dix chevauchent pour combattre ; et l’on entend, de plus fort en plus fort, sonner l’appel de leurs mille clairons.

— “ DIEU ! s’écrie-t-on, qu’allons-nous devenir ? Les douze pairs, hélas ! n’y feront rien.”

Dans tous les rangs c’est douleur et pitié. On s’aime bien ; et l’un pleure sur l’autre ; et de bon cœur l’un l’autre on s’embrasse.

— “ Enfants de DIEU, restez gaillards et fiers, dit l’archevêque.

MILITAIRES FRANCISCAINS

“ Il faut avoir courage... Vous possédez en DIEU un sûr ami.

“ Soyez en paix : voici venu le jour où vous irez, fleuris et couronnés, vous reposer sur de beaux lits de roses, dans les palais de son saint Paradis.

“ Pour les couards, ils n’y seront jamais.”

Les Francs s’écrient :

“ Nous ne faiblirons pas.

“ Vienne la mort, si cela plaît à DIEU !

“ Nous tiendrons pied contre nos ennemis ; nous sommes peu, mais nous sommes hardis.

“ Lance en avant, courons sur les païens !”

Bride abattue, on pousse aux Sarrasins ; et corps à corps la mêlée se déchaîne.

Là vont périr maints vaillants chevaliers, amis pleurés par gentes demoiselles, maris pleurés par femmes rendues veuves, pères pleurés par enfants orphelins.

Grands deuils, grands cris attristeront la France.

II. TURPIN BLESSÉ BÉNIT LES MORTS

Roland tout seul court le champ de bataille,
fouille la plaine et fouille la montagne...

Il trouve Yvon et son ami Yvore ; et puis Gérin
et son ami Gérier ; et puis Otto et le preux Béranger ;
et puis Samson et le fier Anséis, et puis le vieux
Gérard de Roussillon, et puis enfin le Gascon Ange-
lier.

L'un après l'autre il prend les dix barons ; il les
apporte auprès de l'archevêque, et les dépose en
rang à ses genoux.

Turpin ne peut se tenir de pleurer.

Levant sa main, il les bénit et dit :

“ Nobles barons, vous eûtes du malheur...

“ Au Paradis que DIEU mette vos âmes ! Reposez-
y parmi les saintes fleurs, environnés des rayons de
sa gloire.

“ Je meurs aussi, et j'en ai grande angoisse.
Plus ne verrai le puissant empereur.”

.....

MILITAIRES FRANCISCAINS

Roland repart fouiller le champ funèbre ; trouve le corps d'Olivier son ami ; contre son cœur le serre étroitement, et, comme il peut, retourne à l'archevêque.

Sur un écu, côte à côte des autres, bien doucement il couche le cher mort.

Turpin sur lui fait le signe de croix.

— “ Je te bénis, dit-il, et je t'absous.”

Alors les pleurs et la pitié redoublent.

— “ Beau compagnon, dit Roland, cher ami, qui fûtes fils du bon comte Rénier, maître et seigneur de la terre de Gênes, vous n'irez plus aux champs pour Charlemagne...

“ Épouvantail de la gent mécréante, et des chrétiens valeureux champion, bénin au juste et terrible au méchant, vous fûtes tel que, pour frapper grands coups, percer écus, briser hauberts et lances, aux braves gens donner sages conseils, garder les bons et terrasser les traîtres, en nul pays ne fut meilleur baron ! ”

MILITAIRES FRANCISCAINS

Roland voit donc gisant morts les dix pairs, et Olivier qu'il avait tant aimé...

A cette vue, il s'attendrit et pleure ; et son visage est tout décoloré.

Tel est son deuil qu'il ne peut se tenir ; bon gré mal gré, il tombe évanoui.

“ Pauvre baron ! ” murmure l'archevêque.

III. MORT DE L'ARCHEVEQUE TURPIN

Quand Turpin voit Roland s'évanouir, il a douleur plus grande que jamais.

Tendant la main, il saisit l'olifant, pour s'en servir ainsi que d'une coupe.

A Roncevaux se trouve une eau courante : il veut aller en prendre pour Roland.

A petits pas il s'en va chancelant ; il est si faible ! il ne peut avancer... Avec son sang ses forces sont parties.

A peine a-t-il parcouru un arpent, le cœur lui manque ; et il tombe en avant.

MILITAIRES FRANCISCAINS:

Il agonise, étranglé par la mort.

.....

Pourtant Roland reprend la connaissance ; il se redresse...

Hélas ! quelle douleur !

Où qu'il regarde, en amont, en aval, il voit les siens couchés sur l'herbe verte ; et puis là-bas, il aperçoit gisant, le saint prélat, représentant de DIEU.

Turpin criait, les yeux levés en haut : " Mea culpa ! C'est ma faute ! ma faute ! " et étendait vers le ciel ses mains jointes, priant que DIEU le prit en Paradis...

.....

Mort est Turpin, le serviteur de Charle, qui par grands coups d'épée et beaux sermons, fit aux païens une éternelle guerre.

DIEU lui octroie sa bénédiction !

.....

Le preux Roland voit l'archevêque à terre ; il voit sortir de son corps les entrailles, et sur son front bouillonner sa cervelle.

MILITAIRES FRANCISCAINS

Lors, lui croisant ses mains blanches et belles, sur la poitrine, il fait sa plainte à la mode de France :

“ Preux chevalier de très noble lignée, je vous confie au Père tout-puissant, le glorieux Seigneur du Paradis.

“ Non, jamais DIEU ni la France n'auront un serviteur de volonté meilleure.

“ Jamais, depuis le vieux temps, des apôtres, on n'avait vu de prophète pareil, gardant la loi et ramenant les hommes....

“ Puisse votre âme, exempte de douleur, du Paradis se voir ouvrir les portes ! ”

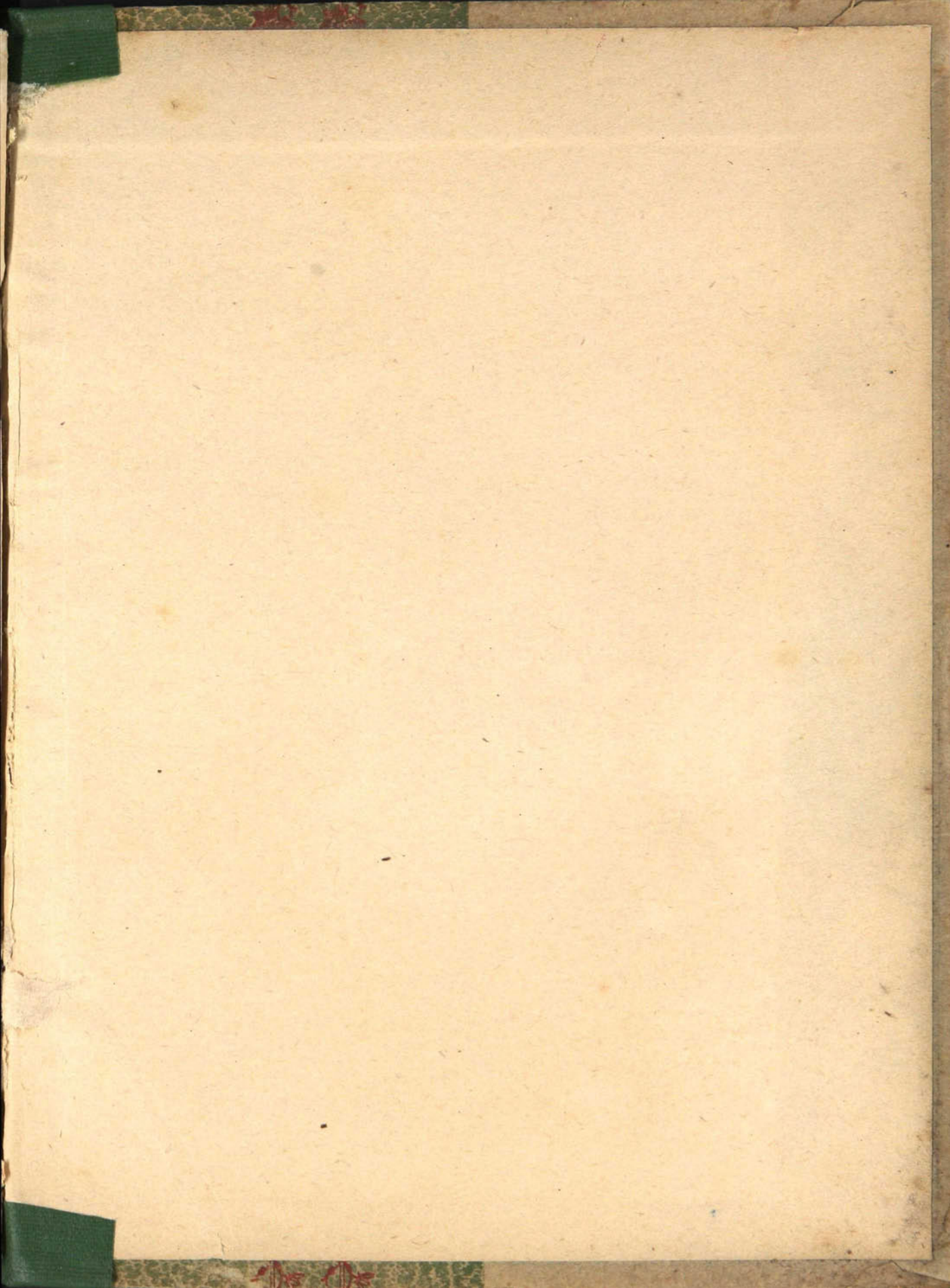
.....

Mort est Turpin, le serviteur de Charle, qui, par combats et belles oraisons, fut en tout temps notre bon champion.

DIEU le bénisse et lui donne pardon !

EXTRAITS DE LA CHANSON DE ROLAND.
Traduction JOSEPH FABRE).







Imprimerie
Franciscaine
Missionnaire
Quebec

BNQ

000 261 339